



45^e édition

JOÃO PEDRO RODRIGUES

Intégrale

Centre Pompidou – Du 25 novembre 2016 au 2 janvier 2017

Service de presse : Christine Delterme, Guillaume Poupin

Assistante : Alice Marrey

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01

c.delterme@festival-automne.com

g.poupin@festival-automne.com

assistant.presse@festival-automne.com

Revue de presse Radio/TV

JOÃO PEDRO RODRIGUES

Intégrale

45^e édition – Festival d'Automne à Paris

Ecouter :

Dimanche 20 novembre 2016

France Inter / Le Masque et la Plume / Jérôme Garcin – 20h à 21h

Jean-Marc Lalanne conseille l'Intégrale de **João Pedro Rodrigues au Centre Pompidou.**

<https://www.franceinter.fr/emissions/le-masque-et-la-plume/le-masque-et-la-plume-20-novembre-2016>

Lundi 21 novembre 2016

RFI Portugal / Ligia Anjos – 13h à 13h30

João Pedro Rodrigues

<http://pt.rfi.fr/franca/20161130-joao-pedro-rodrigues-sou-todas-minhas-personagens>

Vendredi 25 novembre 2016

France Inter / Boomerang / Augustin Trapenard – 9h10

La rétrospective de João Pedro Rodrigues au Centre Pompidou est dans la sélection culturelle de la semaine (de 13'34 à 14'10 minutes)

<https://www.franceinter.fr/emissions/boomerang/boomerang-25-novembre-2016>

Samedi 26 novembre 2016

Aligre Fm / Lusitania / Mathilde Parra – 18h15 à 18h30

En direct, par téléphone avec João Pedro Rodrigues

<http://aligrefm.org/programmes/les-emissions/lusitania/lusitania-26-novembre-2016.html>

Mardi 29 novembre 2016

France Culture / La Grande Table / Olivia Gesbert – 12h à 12h30

Invité en direct : João Pedro Rodrigues

<https://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-1ere-partie/joao-pedro-rodrigues-pour-moi-faire-un-film-cest-aussi-faire>

Jeudi 8 décembre 2016

France Inter / Boomerang / Augustin Trapenard – 9h10

Invité : João Pedro Rodrigues

<https://www.franceinter.fr/emissions/boomerang/boomerang-08-decembre-2016>

Voir :

Lundi 28 novembre 2016

Canal + / *Le journal du cinéma* - 18h55

Reportage sur la Rétrospective de João Pedro Rodrigues au Centre Pompidou (de 03'00 à 03'48 minutes)

<http://www.canalplus.fr/cinema/emissions-cinema-sur-canal/pid8577-le-journal-du-cinema.html?vid=1425901>

Jeudi 1^{er} décembre 2016

France 5 / *Entrée Libre* / Claire Chazal - 20h20

Itw de João Pedro Rodrigues (de 8'32 à 13'20 minutes)

http://www.france5.fr/emissions/entree-libre/diffusions/01-12-2016_529083

PRESSE

24 ARTICLES

Elle – Août 2016

Le supplément des Inrockuptibles – Septembre 2016

Vivre Paris – Automne 2016

Clap ! – Octobre et novembre 2016

Livres Hebdo – Vendredi 28 octobre 2016

Hétéroclite – Novembre 2016

Trois couleurs – Novembre 2016

Les Inrockuptibles – Du 23 au 29 novembre 2016

Le Quotidien de l'Art – Jeudi 24 novembre 2016

Livres Hebdo – Vendredi 25 novembre 2016

Ecran Noir.fr – Vendredi 25 novembre 2016

Observator.pt (Portugal) – Vendredi 25 novembre 2016

Têtu – Vendredi 25 novembre 2016

Grazia – Du 25 novembre au 1^{er} décembre 2016

Culture et cinéma.com – Dimanche 27 novembre 2016

Le Monde.fr – Mardi 29 novembre 2016

Abus de ciné.com – Mercredi 30 novembre 2016

Libération – Mercredi 30 novembre 2016

Transfuge – Décembre 2016

Vogue – Décembre 2016 / Janvier 2017

Nouvel Obs – Du 1^{er} au 7 décembre 2016

Io Gazette n°46 – Jeudi 1^{er} décembre 2016

La semaine vétérinaire – Vendredi 2 décembre 2016

Le Journal du Dimanche – Dimanche 4 décembre 2016

1_ELLE_CULTURE_8/ELLE_ELLG_3688_P102



« Des arbres à abattre ».

CULTURE



Les Frères Karamazov.



« Corbeaux », de Bouchra Ouizguen.



Padro Rodrigues et João Rui Guerra da Mata.

ÉVÉNEMENTS
ON FAIT LE TOUR DU...
FESTIVAL
D'AUTOMNE

UNE AVALANCHE DE BEAUTÉS, DE TROUBLES, DE CHOCS : LE FESTIVAL DU SPECTACLE VIVANT SE PROPAGE PARTOUT EN ÎLE-DE-FRANCE. REVUE DE DÉTAIL.

PAR THOMAS JEAN

Romans sur scène. Quand Krystian Lupa, monstre de la scène polonaise, monte le très misanthrope Thomas Bernhard, tout le monde en prend pour son grade : « Des arbres à abattre », méchant roman sur la Vienne cultivée des années 80, va brûler les planches, littéralement... Un autre artiste, qui a grandi lui aussi du mauvais côté du Mur, et sublime également la littérature : l'Est-Berlinois Frank Castorf adapte « Les Frères Karamazov », de Dostoïevski, à corps et à cris avec une Jeanne Balibar, parfaite germanophone, au sommet du foutraque.

Super-performances. Avec ses danseuses sud-marocaines, hiératiques ou en transe, la chorégraphe Bouchra Ouizguen s'avère révolutionnaire au fil de sa performance, « Corbeaux ». Grande figure du happening, Tino Sehgal nous invite à vivre des instants qui ne laisseront nulle trace. Des acteurs dissertent avec vous du sens de la vie en plein Guggenheim, des danseurs se mêlent aux

foules de Marrakech... Présences étranges, elles aussi, ces Tilda Swinton et Charlotte Rampling dont les corps jouent les cimaises : Olivier Saillard, inventeur de shows poético-modeux, accroche à leurs bras des photos de Richard Avedon, de Brassai, ou comment habiller deux icônes de beaux clichés.

Questions de genre. Le cinéaste lisboète João Pedro Rodrigues, à qui le festival consacre une rétrospective, nous invite chez les travestis de cabaret ou nous immerge dans un Macao poisseux. Pour titiller tous azimuts les fantasmes et les identités.

Automnes arabes. Ils ont cru aux printemps arabes avant de se tourner, désormais exilés, vers le théâtre de résistance : Omar Abusaada, metteur en scène, et Mohammad Al Attar, auteur, racontent par des mots solaires les affres de leur Damas. La Syrie, elle, est encore à l'œuvre chez le Libanais Rabih Mroué qui tisse une symphonie multi-média nommée « The Pixelated Revolution ».



Charlotte Rampling et Tilda Swinton.

Eloge de la lenteur. Trop de soubresauts ? Lorgnons alors vers le théâtre méditatif de Claude Régy, 93 ans, où la parole est rare, le geste lent et le plateau nu. Rien d'apaisé pourtant dans le monologue qu'il a conçu pour son comédien Yann Boudaud, d'après le poème « Rêve et Folie », de l'Austro-Hongrois Georg Trakl : on y frôle magnifiquement le cauchemar. ■

FESTIVAL D'AUTOMNE. Du 7 septembre au 31 décembre. festival-automne.com

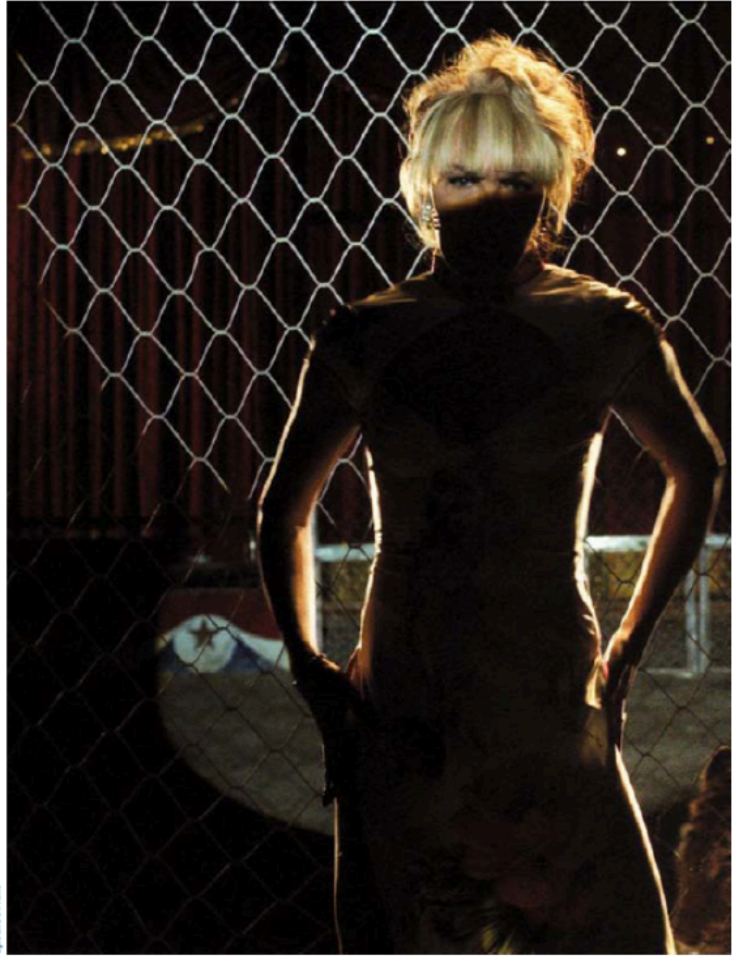
26 AOÛT 2016

THOMAS ALBIN; NATALIA KABANOV; HASNAE EL OUAHA; FESTIVAL DEL FILM LOCARNO; KATERINA JEBB

cinéma

fragments d'un discours désirant

A travers une rétrospective des films de **João Pedro Rodrigues** et une installation avec son directeur artistique **João Rui Guerra da Mata**, le festival rend hommage à ce cinéma miraculeux, à la beauté fulgurante.



Écran+Films

Plus émouvant et pur qu'une émouvante bite." C'est un vers de Jean Genet. Il y a le battement régulier de l'alexandrin, et la répétition de l'adjectif (attribut, qui en se rapprochant du bout devient, soudain une seconde fois, épithète), et puis l'attentat final à la pudeur. Tout cela d'un seul trait, traînant et rapide, une percée dans la fluidité du poème. Qu'est-ce qui vient en premier, du rythme ou de la bite, émouvoir

l'image qui les retient ensemble ? Les plans dans les films de João Pedro Rodrigues sont des morceaux vibrants gagnés sur tout le reste. Quelque chose d'une nuée, d'une agitation d'atomes y prend forme, chaque fois : sinon forme, du moins un état plus ou moins stable, et saturé du désir de se défaire, de revenir à l'instabilité illimitée, à l'idée d'un plaisir qui prendrait toute la place et qui pourrait faire mal, qui pourrait tout raser.

Tremblants et sûrs d'eux-mêmes, ces plans, décidés à se tenir droit, à tenir jusqu'à la limite de l'évanouissement. Ils entrent dans les films en passant un seuil qui est un serment : tenir bon dans les glissements progressifs de terrains minés. D'où tous les saints et les saintes, les moines, les travestis, les fantômes, les militaires, les sportifs qui peuplent ces plans, tenaillés par les mêmes forces contradictoires (le choix ! prendre un contour bien net ou bien disparaître dans le néant qui soulage). *Bodybuilding*, se construire un corps d'images ou bien ne jamais faire surface. Comme prendre l'habit, geste de la plus extrême nudité. L'uniforme, de la plus grande vulnérabilité.

Je ne vais pas vous les décrire, vous n'avez qu'à aller les voir, ces morceaux et ces figures. Ils vous tiennent et vous tenez à eux. Ils tiennent ensemble, mais c'est-à-dire qu'ils tiennent à peine ensemble. Chaque corps au bord du démembrement. Chaque raccord à la limite de la juxtaposition. Et pourtant, chaque fois, un film, comme oublieux de son auteur, João Pedro Rodrigues, ou régulièrement de son coauteur, João Rui Guerra da Mata. Les films eux-mêmes sont traversés du doute d'être films, doutant de la règle, doutant de la forme, tout à leur supplice de prendre corps : et c'est la plus grande joie. "Plus émouvant et pur qu'une

Rodrigues se fabrique sous nos yeux les différentes versions d'une place possible et impossible, vie ou sexe ou spectacle, debout en habit d'apparat sur son propre tombeau

**Le Supplément des Inrockuptibles – Septembre 2016
(Suite de l'article)**



émouvante bite. "Où tout peut se transformer en son autre, où ce n'est pas le résultat qui compte, et pas non plus le chemin – plutôt la décision du calvaire comme pratique de liberté. Ce n'est pas si catho que ça sonne. C'est l'inverse ou son aggravation : la décision de tout innocenter absolument. Le pur et le sale d'un seul trait : un principe mystique.

O Fantasma. Odete. Mourir comme un homme. La dernière fois que j'ai vu Macao. L'Ornithologue. Et Aube rouge, Matin de la Saint-Antoine, IEC Long. Vous n'avez pas besoin, en ce programme, rétrospective, seuil, serment, cet habit, qu'on vous démêle ce que vous avez le droit d'y vivre, ou quelle chance vous avez

d'y disparaître. Le cinéma cache par instants un flot de sang déguisé en fleur. Tout cela oui, et d'un seul trait.

Qu'est-ce qui vient en premier, de la chair ou de l'habit, du cadre ou du chant qui monte en lui pour l'exploser ? Ce qui est bon, c'est ce qui arrête le mouvement, qui empêche l'explosion, qui limite l'expansion. Ce n'est pas très moderne. Rodrigues est un cinéaste classique. C'est la mesure qui détermine la transgression. Rodrigues est aussi un cinéaste contemporain : cherchant une limite devenue introuvable il doit décider, arbitrairement, de son placement. "Mise en scène." Et Rodrigues n'est rien, il se fabrique sous nos yeux les

différentes versions d'une place possible et impossible, vie ou sexe ou spectacle, debout en habit d'apparat sur son propre tombeau, sur cette limite qu'on ne franchit que résolu et tremblant. Il chante l'avenir en playback, et les aubes sont rouges qui viennent après les nuits blanches, stabiliser pour un temps le désir infini de n'avoir pas de contour.
Luc Chessel

Intégrale
João Pedro Rodrigues
et installation avec
João Rui Guerra da Mata

du 25 novembre au 2 janvier
au Centre Pompidou,
Paris 4^e, tél. 01.44.78.12.33,
www.centrepompidou.fr

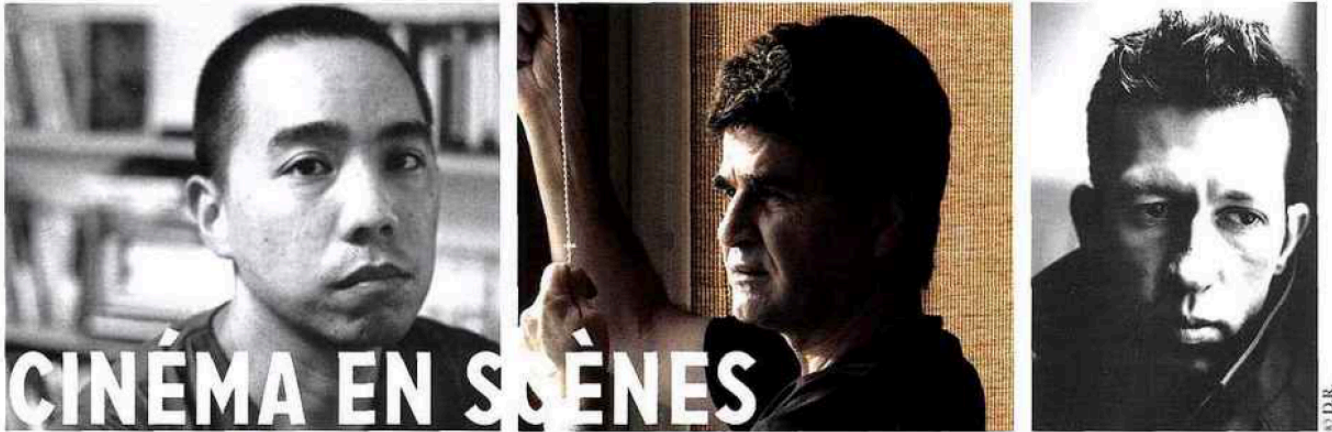
Festival d'Automne
à Paris tél. 01.53.45.17.17,
www.festival-automne.com



**DU 25 NOVEMBRE
AU 2 JANVIER 2017
QUESTION DE GENRES**

Tout juste couronné de succès au Festival international du film de Locarno où il a obtenu le Leopard pour la meilleure réalisation (pour *L'Ornithologue*), João Pedro Rodrigues a droit à une énorme rétrospective au Centre Pompidou. Le public pourra voir l'ensemble de sa filmographie, découvrir le réalisateur portugais à travers une exposition et en apprendre d'avantage en se procurant le premier livre français lui étant consacré. Enfin, le musée lui a passé commande d'un court métrage dans lequel le cinéaste devra répondre à la question « Ou en êtes-vous, João Pedro Rodrigues ? »

**Rétrospective intégrale dédiée
à João Pedro Rodrigues, Centre
Pompidou**



TROIS CINÉASTES AU FESTIVAL D'AUTOMNE

Les feuilles tombent et se ramassent à la pelle ? Et oui mes bons amis, c'est l'automne. La bonne nouvelle c'est que depuis quarante-cinq ans, Paris connaît en ce moment même un festival du même nom. Prestigieux pour les uns, élitiste pour les autres, le festival d'Automne met à l'honneur la crème mondiale de la création. Cette année, trois cinéastes y sont attendus. Et ce ne sont pas des brindilles...

Par Charlotte Lipinska

APICHATPONG NOUS DONNE CHAUD

Propulsé chef de file du « *c'est sublime mais je n'ai pas tout compris* » avec son film *Uncle Boonmee, celui qui se souvient de ses vies antérieures* (Palme d'or en 2010), Apichatpong Weerasethakul s'aventure pour la première fois sur scène avec une « performance-projection » qui fait résolument écho à son dernier film, *Cemetery of Splendour* (2015). On y retrouve Jen, une femme au foyer qui doit subir une intervention chirurgicale et le soldat Itt dont les rêves se mêlent à ceux de la jeune femme. Avec un travail sonore pointu, une ambiance crépusculaire et un fondu permanent entre les images projetées et la mise en scène, *Fever Room* s'annonce comme une expérience sensorielle intense. Le cinéaste thaïlandais dit lui-même qu'il ne sait pas ce que les spectateurs retiendront de ce récit ensommeillé. Mais qu'importe, on compte sur la sensualité de l'artiste pour que le voyage soit aussi doux que fascinant.

Fever Room, du 5 au 13 novembre au théâtre Nanterre-Amandiers.
Rétrospective de ses films du 9 au 15 novembre au Champô (Paris).

JAFAR REGARDE LES NUAGES

Il est difficile d'imaginer la douleur et le désarroi d'un artiste à qui l'on interdit de s'exprimer. Ancien assistant d'Abbas Kiarostami, devenu l'un des cinéastes emblématiques la Nouvelle Vague iranienne, Jafar Panahi a été condamné en 2010 à six ans d'emprisonnement et vingt ans d'interdiction de travailler et de sortir du pays. Mais peut-on vraiment empêcher un homme de regarder le monde ? Pas lui en tout cas. Alors il continue (clandestinement) et quand Jafar déprime et s'ennuie, il passe la tête par la fenêtre et lève les yeux au ciel... C'est ainsi qu'a débuté son travail photographique *Les Nuages*, qui sera exposé pour la première fois avec l'intégralité de ses films (notons que de ses

huit longs métrages, seul *Le Ballon blanc* a été montré en Iran), incluant même ses courts métrages d'étudiant restés inédits à ce jour. Une occasion unique de plonger dans l'œuvre d'un artiste qui continue de questionner la place des femmes et la liberté individuelle, envers et contre tout.

Exposition *Les Nuages et rétrospective intégrale* du 7 au 13 novembre au Centre Pompidou.

Rencontre virtuelle avec Jafar Panahi le 22 octobre à 17h.

JOÃO CHERCHE LA PETITE BÊTE

Ses films sont inclassables, ce qui n'est pas la dernière de leurs qualités. Qu'il flirté avec le fantastique, le mélodrame ou le film noir, João Pedro Rodrigues pétrit la pellicule avec entrain et irrigue son cinéma de fantasmes oniriques, sexuels et animaliers en tout genre. *L'Ornithologue* (en salles le 30 novembre) n'échappe pas à la règle et fournit une preuve supplémentaire du talent iconoclaste du cinéaste portugais, auréolé du Prix du meilleur réalisateur à Locarno en août dernier. Pour la première fois en France, le festival d'Automne l'invite à exposer une installation conçue avec son fidèle directeur artistique João Rui Guerra da Mata (avec lequel il a par ailleurs co-réalisé plusieurs films), en parallèle de la rétrospective intégrale de ses films. Cerise au porto sur le pasteis : le festival lui a passé commande d'un film « de forme libre » dans lequel il lui est demandé de répondre à la question suivante : « où en êtes-vous ? ». Connaissant les chemins surprenants qu'il est capable de prendre, loin de nous l'envie de parier sur la réponse...

João Pedro Rodrigues, installation et rétrospective intégrale du 25 novembre au 2 janvier au Centre Pompidou.

LIVRES DE LA SEMAINE

00248 RODRIGUES João Pedro,
BARRAUD Antoine

**Le jardin des fauves :
conversations avec Antoine**

Barraud / introduction Marie Borrel,
préface Luc Chessel. - Paris : *Post-
éditions* : Ed. du Centre Pompidou,
2016. - 192 p. : ill. ; 20 x 14 cm

Des entretiens du cinéaste Joao
Pedro Rodrigues publiés à l'oc-
casion de la retrospective de ses
films dans le cadre du Festival
d'Automne de Paris. *Tout public*

Br. 20,00 €

ISBN 979-10-92616-14-9



9 791092 616149

LE GRAND ENTRETIEN

JOÃO PEDRO RODRIGUES

Saint-Étienne

CINQUIÈME LONG-MÉTRAGE DU CINÉASTE PORTUGAIS JOÃO PEDRO RODRIGUES (*O FANTASMA*, *MOURIR COMME UN HOMME...*), *L'ORNITHOLOGUE* EST UN FILM MAGNIFIQUE QUI INVITE À UN TROUBLANT SAUT DANS L'INCONNU.



«**Q**uand je filme les gens, je les désire», dit João Pedro Rodrigues. Et dans *L'Ornithologue* comme dans *O fantasma*, son premier film il y a dix-sept ans, ce désir est comme une onde se propageant jusqu'au spectateur. Le cinéma de Rodrigues saisit d'abord par la beauté ravageuse de ses acteurs, par leurs

corps qu'il exhibe et qu'il maltraite – car il y a une pulsion SM incontestable dans ces récits de transformation : hier, un jeune éboueur glissait vers ses pulsions animales en revêtant une combinaison de latex ; ici, un bel ornithologue perdu en forêt (Paul Hamy) passe par la case *bondage* pour découvrir la vraie nature de sa quête. Mais limiter cette œuvre sidérante à cette seule di-

mension (homo)érotique, aussi fondamentale soit-elle, serait passer à côté de l'essentiel. Car le sexuel (ou plutôt le sexué) se conjugue ici charnellement avec le sacré, le mythologique, le social et bien sûr le politique. Autant dire que ce qui se trame devant la caméra du cinéaste portugais est riche, d'autant que celui-ci est avant tout un artiste, c'est-à-dire un chercheur de formes, un expé-

rimentateur visuel et narratif, un virtuose d'une écriture cinématographique à la fois infiniment personnelle et en permanente réinvention. Il y a du Pasolini chez Rodrigues, et du Fassbinder, et du Derek Jarman, dans cette manière d'être sur tous les fronts de la création. Ils ne sont pas nombreux, les cinéastes à pouvoir en dire autant. Rencontre à l'heure où son somptueux et très *queer Ornithologue* arrive en salles (le 30 novembre).

L'Ornithologue est un film très pasolinien...

C'est impossible de ne pas avoir en mémoire ceux qui ont fait des films avant. Pasolini revisitait les mythes et légendes de son époque et de son pays et moi aussi, à ma manière. En cela, on se ressemble, même si nos chemins diffèrent. Je n'essaie pas de l'imiter ou de faire en sorte que mon cinéma ressemble au sien, mais on a des préoccupations communes : l'érotisation des corps, l'idée de la frontière, du passage d'un état à un autre, le rapport au sacré, au politique, mais sans discours... Le Pasolini dont je me sens le plus proche dans *L'Ornithologue*, c'est celui de *Uccelacci e uccellini* (*Des oiseaux petits et grands*, 1966).

Rien que le titre, L'Ornithologue, sonne comme un écho à celui de ce film de Pasolini !

Oui. Et puis c'est difficile de ne pas penser, en voyant mon film, à la fin de *Uccelacci e uccellini*, quand Toto s'éloigne avec Ninetto Davoli.

Parlons de cette fin tout à fait étonnante et déroutante, qui tranche avec cet étrange et inquiétant voyage initiatique que l'on vient de voir, avec un drôle de couple qui se forme. C'est nouveau chez vous, cette façon de terminer sur une note optimiste ?

C'est un *happy end* en quelque sorte... Mais ils sont morts... Vous savez, *O fantasma* est un film très mal vu aux États-Unis par beaucoup de gays, car il n'est pas politiquement correct. Ils pensent qu'il faut montrer des homos heureux, que tout le monde doit être heureux, que le bonheur est un objectif. Moi, je ne le pense pas, mais bon...

UN SACRÉ FILM

Une seule consigne pour découvrir ce film hors normes : laissez-vous embarquer, laissez-vous emporter vers l'inconnu comme son héros, un bel ornithologue dont le frêle esquif se brise dans des rapides et qui se trouve livré à lui-même en forêt. Il va faire une série de rencontres (sexuelles, mystiques, amoureuses, inquiétantes...) toutes plus folles les unes que les autres et qui vont bouleverser sa vie, le révéler à lui-même, révéler sa véritable identité... C'est une fable queer et transgenre que raconte João Pedro Rodrigues. Il le fait dans un film dense, plastiquement magnifique, d'une richesse de tons et de thématiques assez inouïe, infiniment sensoriel. Avec *L'Ornithologue*, prix de la mise en scène au festival de Locarno, il confirme qu'il fait partie des plus grands.

AVANT-PREMIÈRES :

Jeudi 17 novembre à 20h au MK2 Quai de Loire, 7 quai de la Loire - Paris 19. 0892.69.84.84 www.mk2.com

Jeudi 24 novembre à 21h au Méliès Jean Jaurès, 10 place Jean Jaurès - Saint-Étienne 04.77.32.32.01 www.lemelies.com

Projection organisée par Face à Face, suivie d'un Skype avec João Pedro Rodrigues

Lundi 28 novembre à 20h au CNP Bellecour, 12 rue de la Barre - Lyon 2 / 04.78.84.67.14 / www.cinema-cnp-bellecour.com Projection organisée par Écrans Mixtes en présence de João Pedro Rodrigues

RÉTROSPECTIVE INTÉGRALE ET INSTALLATION DE JOÃO PEDRO RODRIGUES

Du 25 novembre au 2 janvier au Centre Pompidou, place Georges Pompidou - Paris 4 01.44.78.12.33 www.centrepompidou.fr

Trois couleurs – Novembre 2016

JOÃO PEDRO RODRIGUES

BOBINES



OISEAU RARE

À 50 ans, le réalisateur portugais de *Mourir comme un homme* (2010) signe un cinquième long métrage, *L'Ornithologue*, en forme de film-somme. Dans un cadre fantasmagorique (une immense forêt au Portugal), João Pedro Rodrigues agrège ses thèmes fétiches (la métamorphose, les mythes et les religions, le BDSM, le rapport Chine-Portugal) en filmant l'errance d'un ornithologue (Paul Hamy, plus érotisé que jamais). Un beau film bizarre, fait du même bois que son auteur, comme nous l'a confirmé cet entretien.

FACE À FACE



D'où vous vient votre passion des oiseaux ?

Ça remonte à l'enfance. À 8 ans, mon père m'a offert une paire de jumelles, et j'ai commencé à observer les oiseaux. Je faisais un catalogue de tous ceux qui passaient, saison par saison. Je les observe encore parfois, par plaisir.

Comment êtes-vous passé des oiseaux au cinéma ?

À 15 ans, j'ai commencé à aller beaucoup à la Cinémathèque portugaise, à Lisbonne. Le premier cycle que j'ai vu, c'était sur le cinéma américain des années 1950. C'est devenu une obsession. Quand j'ai entamé mes études de biologie, je savais déjà que j'allais abandonner. Mais les deux disciplines se ressemblent : les jumelles, la caméra, c'est presque pareil. Ce sont aussi des

choses que je fais seul, observer les oiseaux et voir des films.

Dans *L'Ornithologue*, comme dans *Mourir comme un homme*, des personnages se perdent, puis se fondent dans la nature.

Pour *L'Ornithologue*, j'ai d'abord été inspiré par l'histoire de saint Antoine de Padoue, un franciscain dont l'un des principes était de mener une vie plus proche de la nature, avec presque rien. Au xx^e siècle, au Portugal, la religion était l'un des piliers de la dictature. Le régime s'était approprié la figure de saint Antoine pour en faire un symbole de la famille, du mariage. À part sa naissance à Lisbonne et son érudition, on ne sait pas grand-chose de lui. Il a été chassé du Maroc où il voulait évangéliser les « infidèles », et son bateau a échoué sur les côtes du sud de l'Italie. Le film raconte cette histoire d'une façon libre, sans souci de vraisemblance. Mais c'est surtout un film d'aventure, il

Trois couleurs – Novembre 2016 (Suite de l'article)

n'y a pas besoin de connaître l'histoire de saint Antoine pour le comprendre.

Votre saint Antoine est gay, athée et sensuel. Vous aviez envie de subvertir cette icône chrétienne?

Oui, et aussi de le rendre plus vrai. C'était surtout pour le ramener dans mon univers. Je n'ai pas d'éducation religieuse, j'ai eu accès à cela par la peinture. Souvent, les peintres ont érotisé les corps des saints. Dans beaucoup d'écrits religieux, il y a ce même double mouvement entre le sacré et le profane. Par exemple, les écrits de sainte Thérèse d'Avila évoquent des extases mystiques qui rappellent d'autres extases, plus physiques. Même si la chasteté est un vœu, la chair est faible.

Quand vous le montrez ligoté, cela évoque d'ailleurs bien plus les représentations homoérotiques de saint Sébastien, martyr romain du III^e siècle qui a fini attaché à un arbre, que celles de saint Antoine, qui dans l'iconographie chrétienne était plutôt montré comme un moine à la tonsure pas très sexy. Oui, c'est vrai, je n'y avais pas pensé, mais ça me convient. C'est la figure de l'attaché : beaucoup de saints l'ont été de manière bizarre. Quand j'ai commencé à imaginer cette scène, j'ai pensé aux techniques de bondage, particulièrement au *shibari*. J'ai essayé sur mon corps les différentes positions que Paul Hamy pourrait prendre. D'abord, j'ai pensé qu'il devait être suspendu, mais c'est trop dur, ça serre les veines très fort. Or, Paul devait rester attaché pendant deux ou trois jours pour cette scène.

Dans vos films, on a souvent l'impression que les acteurs posent, comme dans des peintures.

Que ce soit dans la peinture ou au cinéma, il y a un travail de découpage. Il m'arrive de montrer des peintures à mon chef opérateur ; plus pour des questions de cadrage et de lumière. Je cherche à capter un esprit. Par exemple, pour *O Fantasma* [son premier long métrage, sorti en France en 2001, ndlr], je lui ai montré beaucoup de toiles d'Edgar Degas, des pastels avec des danseuses qui tordent leur corps.

Dans *L'Ornithologue* ou dans *La Dernière Fois que j'ai vu Macao* (2013), vous filmez des personnages en ombre chinoise sur des roches. Ça évoque les peintures rupestres des hommes préhistoriques.

Un des moments les plus impressionnants que j'ai vécus, c'est quand j'ai vu les peintures de la grotte d'Altamira, en Espagne. Ces



peintures de bisons, c'est presque déjà de l'art religieux, il y a une croyance en quelque chose. Dans *L'Ornithologue*, comme certains personnages parlent d'esprit, j'ai eu l'idée de filmer leurs ombres comme leurs doubles malfaisants.

La forêt paraît sans fin. Comment avez-vous pensé la géographie du film?

On a tourné au nord du Portugal, dans les endroits les plus sauvages du pays. Ça me plaisait bien de filmer des lieux quasi vierges, qui n'ont pas changé depuis des centaines d'années. C'est un peu comme voyager dans le temps. Il y a aussi l'idée de faire un western, qui est mon genre préféré.

C'est la première fois que vous filmez en Scope. Ça rejoint cette idée du western?

Oui, le rapport entre le corps et le paysage est vraiment différent en Scope, ça donne à n'importe quel personnage une dimension héroïque. Il y avait aussi le parti pris de faire très peu de travellings, mais plutôt de jouer sur l'alternance entre plans larges et plans serrés, pour donner la même importance aux acteurs et à la nature.

Il y a beaucoup de métamorphoses dans votre cinéma. Dans *O Fantasma*, la combinaison en latex du personnage lui donne un côté super-héros ; dans *Odete* (2006), l'héroïne prend l'apparence d'un défunt ; dans *Mourir*



comme un homme, Tonia meurt en homme après avoir vécu en femme...

Peut-être que je voudrais être quelqu'un d'autre... Je suis toujours mes personnages. Pour qu'ils paraissent vrais, je les nourris de mes recherches, mais aussi de mon propre vécu. Les personnages qui m'intéressent sont toujours en évolution.

C'est aussi prégnant dans *L'Ornithologue* où, parfois, le héros n'est plus joué par Paul Hamy, mais par vous-même. Ce brusque changement d'identité est terrifiant. Pourquoi vous mettre en scène de cette manière ?

Parce que c'est un film qui a à voir avec moi, mon passé. J'avais peu fait l'acteur avant. Je voulais me frotter à la difficulté de me mettre en scène. Et puis, peut-être que je voulais être Paul. Filmer un acteur, une actrice, c'est toujours désirer son corps. Ça m'énerve beaucoup, les réalisateurs qui ridiculisent les acteurs ou les personnages, comme peut le faire Ulrich Seidl [auteur, notamment, de la trilogie *Paradis*, ndlr]. Il a un mépris envers le monde qui me dégoûte.

Depuis vos débuts, comment a évolué votre collaboration avec João Rui Guerra da Mata, votre directeur artistique sur *L'Ornithologue*, avec qui vous avez coréalisé notamment *La Dernière Fois que j'ai vu Macao* ?

On vit et on travaille ensemble. Il a écrit la première version de *L'Ornithologue* avec

moi; ensuite, j'ai travaillé tout seul. Il a vécu à Macao quand il était petit et il avait envie d'y retourner, je l'ai suivi, on a fait des films. On s'est dit qu'on cosignerait tous nos films asiatiques. On prépare d'ailleurs un nouveau film à Macao.

Le film se clôt avec une chanson d'Antonio Variações. Que représente-t-il pour vous ?

Dans les années 1980, c'est la première personnalité dont on a su publiquement qu'elle était morte du sida. Il était coiffeur et chanteur. C'est comme si sa poésie avait été faite pour ce film. La chanson s'intitule « Canção de Engate », ce qu'on peut traduire par « la chanson de la drague ». À la fin du film, il y a un couple qui, peut-être, s'établit, et on entend cette chanson qui semble heureuse mais qui dit : « *On va être ensemble, mais on va être seuls.* » Ça me parle beaucoup.

● PROPOS RECUEILLIS PAR TIMÉ ZOPPÉ ET QUENTIN GROSSET
PHOTOGRAPHIE: VINCENT DESAILLY

⋮ « *L'Ornithologue* » de João Pedro Rodrigues
Épicentre Films (1h57)

Sortie le 30 novembre

•

Intégrale João Pedro Rodrigues

au Centre Pompidou

du 25 novembre au 2 janvier

rencontre



l'art de la métamorphose

A l'occasion d'une grande rétrospective à Beaubourg et de la sortie de son nouveau film, *L'Ornithologue*, **João Pedro Rodrigues**, l'un des cinéastes les plus aventureux et inspirés de sa génération, nous ouvre la porte de son monde. par Jean-Baptiste Morain



Paul Hamy, perdu
en forêt, dans
L'Ornithologue (2016)

C'était il y a six ans. João Pedro Rodrigues nous révélait qu'il avait longtemps rêvé devenir ornithologue, sa passion d'enfance. C'est aujourd'hui le titre de son nouveau film, magnifique, où il creuse son sillon de cinéaste, attentif à la moindre image qu'il produit, sensible aux éléments, aux mouvements des âmes et du corps (notamment le sexe), un cinéma sensoriel, très contrôlé, où s'accumulent les images (les symboles) au sein des images pour leur donner sens (au pluriel).

Le cinéaste portugais est à la fois intelligent et timide, il parle parfaitement français sans aucun accent et avec pondération, sans chercher à éviter les questions. Mais il se dit "*instinctif*". Alors il paraît parfois surpris, toujours avec un sourire bienveillant,

par des questions qu'il ne s'est jamais peut-être posées tellement elles lui sont évidentes. "*Je ne suis pas le roi des pitches*", dit João Pedro Rodrigues en riant, comme pour s'excuser (sans raison aucune, d'ailleurs) de raconter des histoires résumables en deux lignes : un jeune éboueur suit des hommes dans la nuit des faubourgs de Lisbonne pour avoir des relations sexuelles avec eux (*O Fantasma*), une jeune femme qui a fait une grossesse nerveuse s'accouple avec un homosexuel "veuf" (*Odete*), un travesti vieillissant hésite à se faire opérer pour devenir une femme et plaire à son jeune amant violent (*Mourir comme un homme*). Un ornithologue se perd en forêt (*L'Ornithologue*).

Oui, certes, tout est aisément résumable et en même temps ces résumés sont ridicules, tant ils ne rendent absolument pas compte des films de Rodrigues, ►

rencontre

Ballet de corps en rut dans un Lisbonne nocturne et moite : *O Fantasma* (2000), le premier film de JPR, est un choc

João Pedro Rodrigues explique en toute simplicité qu'il a toujours considéré l'homme comme un animal

de leur richesse, de leur tension et de leur profondeur, de l'évolution de ses personnages, de leur trajet (João Pedro parle de "journeys"), et surtout de ce qui fait le sel de son cinéma : la mise en scène, le découpage, le jeu des acteurs, le filmage, la mise en images, qu'on pourrait à la fois qualifier de religieuse et, souvent, "d' homo-érotique", comme il le revendique lui-même.

"Je suis homosexuel, en tant qu'individu, dit-il, mais en tant que réalisateur de films, je vise absolument à l'efficacité de l'expression. J'ai conscience de produire des images qui me sont érotiques, mais j'espère qu'elles peuvent l'être aussi bien pour les hommes, les femmes, qu'ils soient hétéro ou homo". João explique qu'il travaille énormément le découpage de ses films, même s'il ne sait pas dessiner. Que pour lui (autre point commun avec Buñuel, tiens !), le montage est fait avant le tournage, même si bien sûr le travail de montage est capital et peut parfois enrichir le film (et il doit le faire).

Sur la question de l'existence d'un cinéma qui serait gay, il reste prudent et circonspect, comme le sont intelligemment beaucoup de femmes cinéastes lorsqu'on leur demande si elles font un cinéma féminin. D'abord, les études sur le genre ont révélé que tout n'est pas aussi simple, partagé. Et puis le cinéma gay peut très vite devenir un ghetto, ne serait-ce que pour des questions commerciales, d'ailleurs. **"Quand mes films sont rangés dans les rayons DVD 'cinéma gay et lesbien', je suis horrifié. Moi, le cinéma que j'aime, qui m'a formé, il est hétéro mais ça ne me pose aucun problème. Je connais des gens qui ne regardent que des**

films gays et lesbiens, et je trouve ça horrible. D'abord parce que, entre nous, la plupart de ces films sont nuls."

Et João, au fil de la conversation, évoquera Hitchcock ou Mizoguchi, deux cinéastes très différents, mais capables de mettre en scène des figures fantomatiques, l'une de ses passions et l'un des thèmes récurrents de son cinéma. Il louera l'efficacité d'Hitchcock, mais aussi sa perpétuelle quête d'expériences, d'innovation, au sein même d'une industrie toute tournée vers l'histoire. Lui aussi cherche sans cesse à donner un rythme, une tension ("d'ailleurs, c'est la même chose") à chacun de ses films, avec les outils les plus expressifs et les plus simples du cinéma. De même, il n'aime les fantômes au cinéma que lorsqu'ils sont filmés comme s'il s'agissait de tout un chacun, sans effet spécial particulier. Parce qu'ils font encore plus peur que s'ils étaient transparents ? Rodrigues ne renâcle pourtant pas devant les trucages, mais à condition qu'ils soient quasiment montrés, utilisés comme des outils de représentation et de stylisation. Et l'on reviendra à Hitchcock : à quoi sert une transparence (par exemple un paysage défilant derrière une voiture par des acteurs jouant dans un studio), sinon à rendre net ce paysage ? Mais aussi à donner de l'onirisme au cinéma, à dépasser le simple enregistrement ontologique de la réalité ?

Pour montrer combien Rodrigues maîtrise les bases les plus primitives, au sens noble, du langage cinématographique (appris auprès de deux de ses professeurs, les cinéastes Paul Rocha et António Reis), nous revient en mémoire l'une des premières scènes d'*O Fantasma* : un jeune homme vautré par terre, filmé en gros plan. On dirait qu'il geint comme un

chien, alors que ce cri vient de son propre chien, placé hors champ. Comment désigner plus simplement, et de façon plus saisissante, l'animalité et la bestialité confondues dans un seul être ? Réservé, rétif aux épanchements, João Pedro Rodrigues nous explique en toute simplicité qu'il a toujours considéré l'homme comme un animal.

Sur son inspiration, il raconte qu'il n'a pas, comme beaucoup de cinéastes, "*cinquante projets dans un tiroir*". Il nous rappelle que ses parents étaient des scientifiques, qu'il avait lui-même commencé des études de biologie, et qu'il en est resté quelque chose, notamment sur les métamorphoses de la matière, et surtout des corps, qui a évidemment à voir avec la sexualité. Il nous raconte aussi combien il est de plus en plus attiré par l'Asie, et notamment par le Japon. Il a déjà tourné un film, avec son compagnon, directeur artistique et maintenant scénariste, João Rui Guerra da Mata : *La dernière fois que j'ai vu Macao* (2012), dans cette ville étrange, qu'il dit "*laide*", qui fut la dernière colonie portugaise, jusqu'en 1999. Il y retournera bientôt.

Globalement, à la fin de chaque film, João Pedro Rodrigues n'a aucune idée de ce que sera son prochain film. Il laisse venir les choses à lui. Parfois, comme pour *Odete*, deux images mentales se télescopent : la première (deux hommes qui s'embrassent sur la bouche), et la dernière (une femme habillée qui pénètre un



JPR sur
le tournage de
L'Ornithologue

homme nu). Entre les deux, il y a son cinéma : le chemin qui va mener de l'une à l'autre, un chemin fait de mille métamorphoses successives. ■

film *L'Ornithologue* (Port., Fr., Bré., 2016, 1 h 57), en salle le 30/11
rétrospective du 25/11 au 18/12 (intégrale des films, rencontre, débats...) + une installation, *Santo António* (avec João Rui Guerra da Mata), jusqu'au 2/01, Centre Georges-Pompidou, Paris IV^e
coffret DVD œuvres complètes + courts métrages et inédits (Epicentre), environ 44 €
livre *Le jardin des fauves – Conversations avec Antoine Barraud* (Post-Éditions/Centre Pompidou), 20 €

João Pedro
Rodrigues, *Matin
de la Saint-Antoine*,
2012. © Portuguese
Short Film Agency.



HOMMAGE À JOÃO PEDRO RODRIGUES AU CENTRE POMPIDOU

> Le Centre Pompidou accueillera
à partir de demain, vendredi
25 novembre, l'installation *Santo*

António de João Pedro Rodrigues et João Rui Guerra da
Mata au Forum -1. Cette œuvre, exposée pour la première
fois en France, est installée dans le cadre de la rétrospective
intégrale de João Pedro Rodrigues présentée par les cinémas
du Centre Pompidou. Cet hommage au cinéaste portugais,
qui intervient alors que sort en salles le 30 novembre son
nouveau film, *L'Ornithologue*, est l'un des événements du
Festival d'Automne cette année.

www.centrepompidou.fr



Le cinéma de João Pedro Rodrigues au Centre Pompidou



João Pedro Rodrigues, prix du meilleur réalisateur au Festival de Locarno en 2016

Du 25 novembre 2016 au 2 janvier 2017, le Centre Pompidou consacre une rétrospective du cinéaste portugais João Pedro Rodrigues, accompagnée d'un livre et d'une installation.

Les cinémas du Centre Pompidou continuent de rendre hommage aux auteurs contemporains exigeants. Après Bertrand Bonello, Jafar Panahi et en attendant Naomi Kawase, Beaubourg met en lumière l'œuvre du cinéaste portugais João Pedro Rodrigues. Son dernier film *L'Ornithologue*, qui revisite le mythe de Saint-Antoine, qui vient de recevoir deux prix au Festival Chéries-Chéris à Paris et le prix de la mise en scène à Locarno en août dernier, sort en salles mercredi 30 novembre.

La rétrospective du cinéaste s'ouvre ce vendredi 25 novembre et s'achèvera le 2 janvier 2017. Pour cette occasion, une installation, inédite en Europe de João Pedro Rodrigues et João Rui Guerra Da Mata sera érigée: une tour de six mètres de haut, à la fois énigme architecturale, enfermement entre quatre murs d'images et fugue sans fin.

Les éditions du Centre Pompidou et Post-éditions publie parallèlement *Le jardin des fauves*, grand livre d'entretiens entre le cinéaste et Antoine Barraud qui décrypte sa filmographie iconoclaste et dévoile l'artiste. Il s'agit de la première publication en français autour du réalisateur. Passionné par la peinture, se reconnaissant dans le héros de *L'éducation sentimentale* de Gustave Flaubert, João Pedro Rodrigues, nous confie qu'il a préféré ce format du livre d'entretiens parce qu'il a du mal à s'exprimer sur lui-même.

Le Centre Pompidou poursuit ainsi sa collection autour des cinéastes de notre époque qui ne bénéficient pas de l'exposition de leurs confrères américains. Avec Filigranes, les éditions du Centre Pompidou avait publié en octobre *Jafar Panahi: images, nuages* de Clément Chéroux. Avec *De L'incidence*, l'éditeur plus tôt dans l'année avait édité *Sharunas Bartas ou les hautes solitudes*.

Ce n'est pas la première collaboration avec Post-éditions puisque les deux maisons ont co-édité il y a un an *Notre caméra analytique* de Yervant Gianikian.

João Pedro Rodrigues en version intégrale au Centre Pompidou



18 films mais aussi deux courts où il n'est qu'acteur, quatre films dont il a encadré le travail issus de l'école du Fresnoy, une installation et un livre: jusqu'au 2 janvier 2017, le Centre Pompidou déroule le tapis rouge au cinéaste portugais João Pedro Rodrigues.

La **rétrospective** commence ce vendredi 25 novembre avec la projection des deux derniers films du réalisateur: **Où en êtes-vous, João Pedro Rodrigues ?**, autoportrait de 21 minutes réalisé sur une commande du Centre Pompidou, et **L'Ornithologue**, qui sort en salles mercredi. Léopard d'argent du meilleur réalisateur au Festival de Locarno, le film vient aussi d'être plébiscité au Festival Chéries-Chéris où il a remporté le Grand prix du jury et le Prix du public.

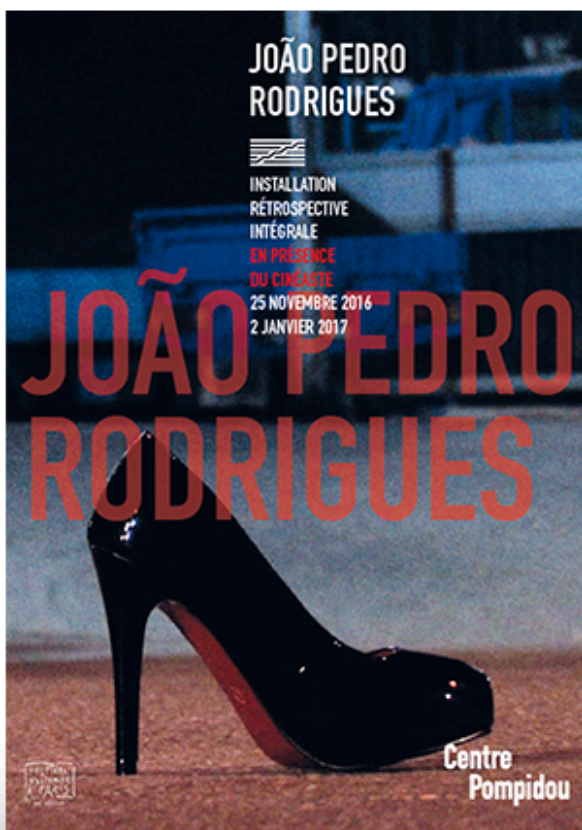
Cette séance d'ouverture sera suivie du vernissage de l'installation **Santo António**, de João Pedro Rodrigues et de son complice toujours João Rui Guerra da Mata. Après le Mimesis Art Museum en Corée du Sud et le Radcliffe Institute aux États-Unis, cette création de 2013 sera montrée pour la première fois en Europe. *"Si on ne me commandait pas ces installations, je ne les aurai pas faites"* avoue le cinéaste.

João Pedro Rodrigues a commencé en étant assistant-réalisateur et monteur pour Pedro Costa, Rita Azevedo Gomes et Maria de Medeiros avant de tourner son premier court métrage en 1997. Il fête ses 50 ans cette année et aborde les 20 ans de sa carrière. Deux caps. Son cinéma est sauvage et libre, sexuel et mélancolique, fantastique et poétique, et ses personnages, entre errance et solitude, obsessions et angoisses, se transforment sous nos yeux. Il revendique l'audace et la singularité, refuse tout formatage, comme il nous l'a expliqué dans un entretien à *Ecran Noir*.

"Ça fait du sens que ça tombe maintenant"

"J'ai déjà eu des rétrospectives, notamment aux États-Unis et dans quelques festivals" nous explique-t-il. *"Mais je n'ai jamais fait une rétrospective comme ça, aussi complète, où j'accompagne les films"* précise le cinéaste. *"C'est drôle parce que ça tombe à mes 50 ans. Et quand on passe les décades, on regarde un peu en arrière. J'ai fait L'Ornithologue, et même si ce n'est pas un film autobiographique, il y a beaucoup de moi. Pompidou m'a demandé de faire un film et c'est un autoportrait. Ça fait du sens que ça tombe maintenant"* selon lui.

Le cinéaste présentera les projections de ses films. En bonus, le Centre Pompidou organise une **rencontre** le 10 décembre à 16 h, avec un concert de la violoncelliste Séverine Ballon une séance de signature pour le **livre d'entretiens** *Le jardin des fauves*.



Filmographie de João Pedro Rodrigues

- 1988 Le Berger
- 1997 Joyeux anniversaire !
- Voici ma maison
- 1999 Voyage à l'Expo
- 2000 O Fantasma
- 2005 Odete
- 2007 China, China (coréalisé avec João Rui Guerra da Mata)
- 2008 Camouflage Self-Portrait
- 2009 Mourir comme un homme
- 2011 Aube rouge (coréalisé avec João Rui Guerra da Mata)
- 2012 Matin de la Saint-Antoine
- La dernière fois que j'ai vu Macao (coréalisé avec João Rui Guerra da Mata)
- 2013 Le Corps du roi
- Mahjong (coréalisé avec João Rui Guerra da Mata)
- Allegoria della prudenza
- 2014 Iec Long (coréalisé avec João Rui Guerra da Mata)
- 2016 L'Ornithologue
- Où en êtes-vous, João Pedro Rodrigues ?

Tags liés à cet article : art contemporain, ART VIDEO, Centre pompidou, cheries cheris, cinéma

portugais, evenement, joao pedro rodrigues, l'ornithologue, livre, locarno 2016, portugal, rétrospective.

PARIS

Retrospectiva de João Pedro Rodrigues a partir desta sexta-feira no Centro Pompidou em Paris

25/11/2016, 7:48

O Centro Pompidou vai apresentar a 18 filmes de João Pedro Rodrigues na 45.ª edição do Festival de Outono. Vão estar em exibição até dia 2 de janeiro.



A retrospectiva é ainda acompanhada pela publicação do livro "Le Jardin des Fauves", a primeira obra em francês sobre João Pedro Rodrigues

ALEXANDRA WEY/EPA

O Centro Pompidou, em Paris, apresentar uma retrospectiva integral do cineasta português João Pedro Rodrigues, a partir desta sexta-feira, até 2 de janeiro, no âmbito da 45.ª edição do Festival de Outono.

“No seio de um cinema português extremamente vivaz, João Pedro Rodrigues impôs a sua singularidade desde o final dos anos 1990 com uma obra de 18 filmes que reativa os géneros cinematográficos: o fantástico pós-Fantômas, o melodrama na senda de [Douglas] Sirk e [Rainer Werner] Fassbinder, o ‘film noir’ nos passos de [Josef von] Sternberg”, indica o ‘dossier’ de imprensa do festival.

Além dos 18 filmes de João Pedro Rodrigues, nomeadamente as longas-metragens “O Fantasma” (2000), “Odete” (2005), “Morrer como Um Homem” (2009) e “A Última Vez Que Vi Macau” (2012), a retrospectiva vai contar com ‘masterclasses’ e a apresentação, pela primeira vez em França, da instalação “Santo António” realizada, em 2013, com o diretor artístico João Rui Guerra da Mata.

A instalação, que já esteve no Mimesis Art Museum, na Coreia do Sul, e no Radcliffe Institute, nos Estados Unidos, foi criada a partir de uma das suas curtas-metragens, “Manhã de Santo António”, presente na Semana da Crítica do Festival de Cannes em 2012.

“A instalação inscreve-se na reflexão do cineasta sobre a cidade e os seus habitantes, a arquitetura e os corpos, o espaço e o movimento. À primeira vista, a torre de seis metros parece fechada, aparecendo como um enigma arquitetónico. No interior, as projeções inclinadas sobre as quatro paredes suscitam um sentimento de enclausuramento, ao mesmo tempo que as imagens repetidas nos fazem partilhar infinitamente a errância coreografada destas pessoas jovens, pelas ruas de uma cidade longínqua”, descreve a página internet do Centro Pompidou.

A retrospectiva coincide com a chegada às salas francesas, a 30 de novembro, do filme “Ornitólogo”, a quinta longa-metragem de João Pedro Rodrigues, que lhe valeu o Leopardo para Melhor Realização no festival de cinema de Locarno, este ano, um festival que já o tinha distinguido, em 2012, com uma menção especial do júri, pela longa-metragem “A última vez que vi Macau”, uma obra assinada com João Rui Guerra da Mata.

O filme “Ornitólogo”, protagonizado por Paul Hamy, centra-se num investigador, que se dedica ao estudo dos pássaros, que enfrentará medos e o risco de quase se afogar, durante um trabalho de campo, na descida de um rio, numa floresta.

O Centro Pompidou, em parceria com o Le Fresnoy – Studio National des Arts Contemporains também encomendou um filme ao cineasta a partir da questão “Ou en êtes-vous, João Pedro Rodrigues?” (“Onde está, João Pedro Rodrigues?”).

A retrospectiva é ainda acompanhada pela publicação do livro “Le Jardin des Fauves”, a primeira obra em francês sobre João Pedro Rodrigues, sob a forma de entrevistas realizadas pelo produtor e cineasta Antoine Barraud, e editado numa parceria das Post Editions e do Centro Pompidou.



CULTURE

Tout João Pedro Rodrigues au Centre Pompidou



Par **Adrien Naselli**
25/11/2016 - 18:34

Beaubourg consacre une rétrospective au réalisateur portugais João Pedro Rodrigues, auteur d'une oeuvre exigeante constellée de désirs gays. Ouverture ce soir.



Où en êtes-vous João Pedro Rodrigues ?, João Pedro Rodrigues, 2016, © Centre Pompidou, Filmes Fantasma, Le Fresnoy

Têtu – Vendredi 25 novembre 2016 (Suite de l'article)

Cette photo est extraite du court-métrage autobiographique *Où en êtes-vous João Pedro Rodrigues ?*, oeuvre commandée au réalisateur de 50 ans par le **Centre Georges-Pompidou**, comme il a l'habitude de le faire à chaque fois qu'il programme une rétrospective. Le petit film est obscur, abscons et lumineux; il commence par les parties génitales de João qui descend un escalier.

Cette rétrospective, organisée dans le cadre du Festival d'automne, est aussi l'occasion de découvrir une installation sous la forme d'un gigantesque cube trônant au centre de Beaubourg. A l'intérieur, des vidéos résonnent comme le prolongement de *L'Ornithologue*, son nouveau film. En salles mercredi 30 novembre prochain, il s'agit du cinquième long-métrage de **João Pedro Rodrigues**, couronné de succès avec le léopard d'argent du meilleur réalisateur au festival de Locarno **et tout récemment avec le Grand prix du jury et le Prix du public au festival Chéries-Chéris**. C'est une oeuvre mystique, sensuelle, charnelle, religieuse, blasphématoire, « iconoclaste » pour reprendre les mots du réalisateur. Comme précédemment l'étaient ses deux chefs-d'oeuvre *O Fantasma* et *Odete*.



Tout du long, on suit Fernando, incarné par l'acteur français **Paul Hamy**. João Pedro Rodrigues a écrit une réinterprétation de la vie de Saint Antoine, un saint homme important dans la culture portugaise. Franciscain, il parle aux oiseaux et aux poissons, tel l'Italien Saint François d'Assise.

J'ai mélangé des éléments mythologiques pour les actualiser; nous vivons dans un monde très fracturé, mais nous avons ce rapport particulier au Verbe sacré. Je me demande comment le spirituel peut encore vivre en nous... et pourtant, je ne suis pas religieux du tout.

Têtu – Vendredi 25 novembre 2016 (Suite de l'article)

De son personnage, on ne sait pas grand chose : il observe les oiseaux depuis les collines, les rivières. Il est gay. Son vieux téléphone portable, soigneusement rangé dans une pochette waterproof, capte peu. Il reçoit tout de même un texto de son petit copain, détail nous raccrochant au monde civilisé. Mais lorsqu'il croise Jesus sur sa route, un berger sourd et muet qui se nourrit au pis de ses chèvres, ils font l'amour :

La question de l'homosexualité est absente de mon film. Il ne s'agit que de désir. C'est comme s'il y avait un monde sans morale : ils ne se posent pas de question. Je crois que la dimension sociale de l'homosexualité est absente de tous mes films.



Il y a du fétichisme chez Rodrigues : un personnage qui se fait uriner dessus malgré lui, des touristes chinoises qui cherchent le chemin de Saint Jacques de Compostelle et qui imposent une scène de bondage à Fernando en pleine forêt... Quand il se réveille, il est en pleine érection.

-On peut bander pour beaucoup de choses, me dit João Pedro Rodrigues.

-Mais ces deux Chinoises sont terrifiantes, elles menacent de l'émasculer, lui réponds-je.

- Elles jouent entre elles, un peu.

-Ce n'est donc que du SM ?

-Peut-être.

Têtu – Vendredi 25 novembre 2016 (Suite de l'article)

Le film termine en fanfare, avec Fernando/ San Antonio et Jesus qui débarquent abruptement dans la ville italienne de Padoue, tel un petit couple de pèlerins se tenant par la main sur une chanson d'Antonio Variações – un chanteur portugais mort du sida en 1984.



Crédit photo : João Pedro Rodrigues par Julien Fleurence, Centre Pompidou, 24 novembre 2016

Dans *L'Ornithologie*, c'est la première fois que João apparaît à l'écran. Cela lui a donné l'idée de réitérer l'expérience dans le court-métrage qu'il a produit pour Beaubourg : « Il fallait que je me filme sans pudeur, car parler de soi c'est être impudique ».

Il s'est replongé dans ses propres images, de vie et de tournage; on découvre des moments de voyage, Venise, des grappes de papillons (« la migration des papillons au Mexique, tourné en super 8 ») : « Dans le papillon il y a l'idée de transformation; un papillon, ça meurt et ça revient ».

João Pedro Rodrigues au Centre Pompidou

Installation + rétrospective intégrale

25 novembre 2016 – 2 janvier 2017

Crédit photo couverture : João Pedro Rodrigues par Julien Fleurence, Centre Pompidou, 24 novembre 2016



CINÉMA

JOÃO PEDRO RODRIGUES

L'ENVIE DE SE PERDRE

La figure la plus originale du cinéma portugais depuis cinq long-métrages. La sensualité, le sacré, le profane, le sublime, le mystère se croisent chez lui avec une douceur infinie. Ses films sont comme des voyages caressants. Son dernier, *L'Ornithologue* est l'un de ses plus beaux. Sa sortie s'accompagne d'une rétrospective de son travail à Beaubourg. Voyagez dans ce monde: vous ne toucherez plus terre.

Pourquoi l'ornithologie ?

Elle était ma première passion, à 8 ans. Tous les week-ends, je me levais à l'aube et j'allais seul regarder les oiseaux. Je détestais la ville, Lisbonne. Il y a un point commun entre un ornithologue et un cinéaste ? Le monde est regardé à travers une

lunette, un cadre, quelque chose de non naturel. Tu scrutes l'environnement. C'est votre cinquième long-métrage. Pourquoi avoir attendu avant de vous confronter à cette figure ?

Les films sont la somme des autres films. J'ai commencé à écrire celui-ci quand j'avais 45 ans. Je vois maintenant que mes films sont souvent linéaires et que mes personnages survivent à la mort, voire meurent plusieurs fois, comme l'ornithologue. Peut-être parce que je ne pensais pas arriver jusqu'à 50 ans. L'ornithologue va de transformation en transformation et il abandonne chaque fois quelque chose de lui. C'est un saint ? Il rejoint à sa façon la figure de saint Antoine de Padoue, qui se dépouillait de ses biens pour atteindre le sublime. Chez moi, il croise en chemin le charnel. Je ne suis pas religieux. J'ai étudié

la biologie, mon approche de la vie est plus concrète. Mais le cinéma est, lui, de l'ordre de l'irréel. Et mes films cherchent la transcendance, tout en étant très physiques, avec même des corps qui se sont parfois reconstruits. Vous avez plusieurs fois filmé des transsexuels. L'ornithologue est peut-être le premier de vos héros à ne pas décider de ses transformations... Mais je devine chez lui une envie de solitude, d'abandon. Il veut se perdre. Les oiseaux lui montrent le chemin ? Les oiseaux en savent toujours plus qu'on ne le pense.

Par Philippe AZOURY Photo Renaud MONFOURNY

L'Ornithologue de João Pedro Rodrigues (Portugal/France/Brésil, 1h57). En salle le 30 novembre. «João Pedro Rodrigues: rétrospective intégrale», jusqu'au 2 janvier au Centre Pompidou, Paris 4^e.

LOCARNO 2016 : L'ORNITHOLOGUE DE JOAO PEDRO RODRIGUES - PRIX DE LA MISE EN SCÈNE

27 NOVEMBRE 2016 / CETC



Les photos de repérages ou tournage publiées en début d'année, annonçaient le défi qui attendait le réalisateur Joao Pedro Rodrigues : sortir de son cadre habituel, la ville, qui depuis quinze ans hantait son cinéma jusqu'à le submerger. Sa précédente fiction, *La dernière fois que j'ai vu Macao* (2012) était parfois fascinante dans la description de la ville, mais avait aussi des allures d'impasse voire de sur-place.

Dès les premières séquences en format scope, nous présentant l'ornithologue Fernando (Paul Hamy), jusqu'au titre du film apparaissant en rouge on ne peut plus vif sur les falaises, on devine que Rodrigues tient là son film *bigger than life*. Filmé comme un western, en décors naturels (une réserve du Portugal), avec ses campements, canyons et rapides, où planent rapaces et espèces rares ou protégées. On reste stupéfait de cette ouverture somptueuse, peu bavarde, qui relève tout autant du documentaire animalier rêveur que de l'annonce d'un possible *survival* dans les grands espaces. Un travail de préparation fructueux (entre autre composé par les séquences ornithologiques de la région, réalisées en amont du tournage) pour faire de cet immense parc, un personnage à part entière, ou au moins un arbitre malin des événements à venir.



Culture et cinéma.com – Dimanche 27 novembre 2016
(Suite de l'article)

Une fois son héros emporté dans un torrent incontrôlable, le réalisateur va pouvoir redistribuer les cartes de ses fantasmes et obsessions et prendre le paysage comme terrain de jeux. Des rencontres marqueront les étapes de ce parcours au moins initiatique. Supplice d'extrême-orient, passion dangereuse avec un jeune berger, élévation mystique,... Sous le regard d'un aigle royal, d'une cigogne noire ou d'un hibou inquiétant, c'est la folie qui s'empare du film. Nous faisant revivre par une succession de photos le chemin de Compostelle, nous emmenant au cœur d'une cérémonie païenne anxiogène, ou faisant échouer l'Arche de Noé en pleine forêt. L'inquiétude devant tant de signes, symboles, références artistiques et religieuses est tout à fait légitime. Et aussi bien mise en scène soit-elle, cette dualité de Fernando, pouvait verrouiller le film, même dans son décor naturel sans limites.

Tout en restant sur les traces de quelques chefs-d'oeuvre magiques et fiévreux (le *Tropical Malady* de Weerasethakul, comme borne pour des années à venir), Joao Pedro Rodrigues va pourtant déjouer tous les pronostics de vertiges arty dans son ultime séquence, qu'il ne faut évidemment pas dévoiler. Après avoir revisité les mythes et promené son double ornithologue dans une délirante quête de soi, le metteur en scène signe sa pièce maîtresse en chanson et en reposant les pieds sur terre. Indices vagues et ouverts pour les futurs spectateurs, d'un final ahurissant et bouleversant..

Posted By Thomas Malésieux on 25/08/2016

« L'Ornithologue » : un chemin de croix jalonné de drôles d'oiseaux

João Pedro Rodrigues allie splendeur formelle et efflorescence symboliste.

LE MONDE | 29.11.2016 à 08h56 • Mis à jour le 29.11.2016 à 10h36 |

Par Mathieu Macheret



L'AVIS DU « MONDE » – À NE PAS MANQUER

On n'a plus si souvent l'occasion, au cinéma, de s'aventurer dans ces forêts de songes, dont les chemins sinueux et ésotériques nous font perdre la raison. *L'Ornithologue*, quatrième long-métrage en solo du Portugais João Pedro Rodrigues, est de ces films-là, et sa sortie a quelque chose de téméraire, en ces temps nébuleux où le spectateur en quête de clarté ne prendra peut-être pas le risque de s'y perdre. Pourtant, la splendeur formelle du film, son efflorescence symboliste, son imprévisibilité totale, sa destination euphorique, dessinent l'une des plus belles randonnées de cinéma vues depuis longtemps. Si l'égarément des sens comme du sens commun est sa condition, il reste encore le trajet le plus sûr pour mieux se retrouver soi-même, transformé et nouveau.

Difficile de raconter un film qui ne cesse de se dérober, bifurquant et se recomposant presque à chaque plan. Il part d'un postulat rationnel : Fernando (Paul Hamy), l'ornithologue en titre, venu en excursion dans les gorges fluviales du Haut Tras-os-Montes, près de la frontière espagnole, observe comme il se doit les oiseaux du coin. Entraîné par le courant, son canoë se fracasse dans les rapides et le laisse inanimé à l'orée d'un bois. C'est là que deux Chinoises égarées, en pèlerinage vers Saint-Jacques-de-Compostelle, le retrouvent, le réaniment et le soignent autour d'un feu de camp. Au matin, Fernando se retrouve à demi-nu, encordé à un arbre façon « bondage » sadomasochiste...

**LE FILM AVANCE AU
RYTHME DE LA MARCHÉ,
ENDOSSANT UN MODE
HALLUCINATOIRE DU
RÉCIT PICARESQUE**

Le récit vient alors de basculer, et s'enfonce avec son personnage dans un territoire de plus en plus fantasmagorique, peuplé de figures à la fois légendaires et charnelles : un berger sourd-muet nommé Jésus, les convives déguisés d'un rituel païen, une troupe d'amazones dépoitraillées, ainsi qu'une foule d'animaux sauvages semblant guider Fernando vers un terme secret.

Le film avance ainsi au rythme de la marche, endossant un mode hallucinatoire du récit picaresque, dont chaque étape marque la perte d'identité du héros, peu à peu dépouillé de ses effets, comme de ses attributs. Ce qui frappe, en premier lieu, c'est la logique essentiellement géographique à laquelle l'ensemble répond : Fernando, sans jamais pouvoir revenir au monde civilisé, traverse des paysages splendides, imposants, impérieux, et littéralement « surnaturels » – dans le sens d'une nature fantasmagorique qui finit par tout envahir, jusqu'à la réalité même. Rodrigues filme ce territoire avec une infinie précision, inscrivant dans le cadre ses reliefs, ses anfractuosités, ses matières (l'eau, la roche, la terre, la végétation), comme une grande éruption de formes où se logerait en creux le parcours du héros. Rien n'empêche donc de voir le film au premier degré, comme l'exploration d'espaces fascinants et secrets, dont on ne sait jamais sur quoi ils vont déboucher.

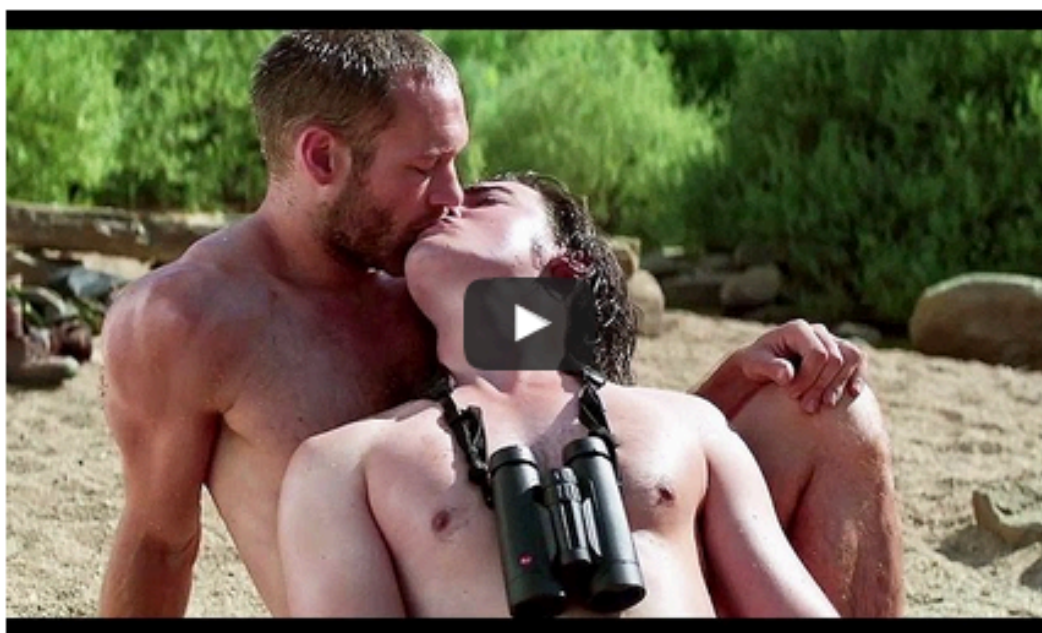
Iconographie des saints

Mais tout est double dans cet univers, et la mort n'y a qu'une valeur symbolique : celle d'un passage vers d'autres occurrences de soi. En effet, Fernando semble lui-même avoir plusieurs corps, plusieurs vies et plusieurs noms, puisqu'on finit par l'appeler Antoine (d'après saint Antoine de Padoue, l'un des saints les plus populaires du Portugal). Plus précisément, chaque station de son périple convoque l'iconographie des saints, et s'apparente ainsi à un martyrologe : le randonneur sera ligoté, blessé, abattu, et ses plaies examinées comme celles du Christ par saint Thomas.

Plus généralement, son dialogue avec les oiseaux fait inmanquablement penser à saint François d'Assise. Tout le film peut être ainsi vu comme une profanation agréablement blasphématoire de l'imagerie sainte, ramenée aux termes de la passion amoureuse. Les corps dénudés et glorifiés au sein d'une nature hallucinée, les étreintes naissant au gré d'une clairière donnent lieu à une troublante plongée subjective, dont la fin serait la soudaine transfiguration du héros. Car ici comme dans tous les films de Rodrigues, le chemin n'est jamais que l'indice extérieur d'une métamorphose plus profonde, au cours de laquelle les êtres déposent à terre la peau morte de leurs identités obsolètes.

Le cinéma bouillonnant de João Pedro Rodrigues au Centre Pompidou

Jusqu'au 2 janvier, [Beaubourg](#) consacre une rétrospective au Portugais [João Pedro Rodrigues](#), seul cinéaste européen à inventer des cheminements fantasmatiques capables de côtoyer les cimes ensorcelées de certains de ses cousins asiatiques (Apichatpong Weerasethakul, Tsai Ming-liang, Kiyoshi Kurosawa). L'occasion d'explorer son œuvre, entre films de fiction – parmi lesquels les sidérants *O Fantasma* (2000) et *Mourir comme un homme* (2009) – et documentaires coréalisés avec son complice Joao Rui Guerra da Mata. On peut leur ajouter une série de courts-métrages, l'installation *San Antonio* encore inédite en France, ainsi qu'une réponse filmée à la question que pose traditionnellement le Centre à ses invités, « Où en êtes-vous... ? » De quoi plonger plus avant dans le bain troublé et fascinant dont bouillonne le cinéma selon Rodrigues.



J Film portugais, français et brésilien de João Pedro Rodrigues avec Paul Hamy, Han Wen (1 h 57). Sur le Web : www.epicentrefilms.com/L-Ornithologue-Joao-Pedro-Rodrigues-

Mathieu Macheret

Journaliste au Monde



© Epicentre Films

L'ORNITHOLOGUE

un film de João Pedro Rodrigues

avec : Paul Hamy, João Pedro Rodrigues, Han Wen, Chan Suan, Xelo Cagliao...

DATE DE SORTIE: 30 NOVEMBRE 2016 [SITE INTERNET](#) [ENTRETIEN](#) [PHOTOS](#) [DVD](#) [BANDE ANNONCE](#)

Alors qu'il observe les oiseaux dans des gorges au nord du Portugal, un ornithologue est victime d'un accident de kayak. Ayant perdu une bonne partie de ses affaires, il tente de retrouver son chemin et croise deux étranges asiatiques, égarées du sentier de Saint-Jacques-de-Compostelle...

AVIS **ABUS DE CINÉ** POUR CONTRE -3 -2 -1 0 1 2 **3** 4



Un véritable voyage

João Pedro Rodrigues (**O Fantasma**, **Mourir comme un homme**) ouvre son film à la manière d'un documentaire, suivant son personnage principal au cœur de gorges sauvages, où celui-ci se laisse aller à son propre rythme, loin de la civilisation. Ouvrant ainsi une porte sur un monde à part, un peu hors du temps, où les oiseaux jouent un rôle central (et dont le héros adopte ponctuellement le point de vue aérien), le réalisateur évoque à demi-mots la maladie, suggérée par les appels inquiets d'un partenaire et la nécessité d'une prise de médicaments, avant de laisser son personnage aux prises avec ses démons.

Sorte de parcours initiatique, en forme de road-movie forestier où le personnage central fait des rencontres pour le moins étranges (les deux chinoises, pieuses et bien décidées à le convertir, le berger, les hommes déguisés avec leurs étranges rituels...), "**L'Ornithologue**" s'inspire de la vie de Saint-Antoine-de-Padoue, dont le prénom original (Fernando) est d'ailleurs donné au personnage qu'interprète un Paul Hamy très physique (récemment vu dans "**Suzanne**" ou bien "**Maryland**"). Cette figure, connue de tout Portugais, croyant ou non, a lui aussi été victime d'un naufrage (au sud de l'Italie), d'où découla également un périple, ce qui donna au réalisateur l'idée de départ de son film.

Récompensé du prix de la mise en scène au Festival de Locarno 2016, le film revêt des aspects tantôt contemplatifs, oniriques ou mystiques, invitant autant à un voyage intérieur qu'au dépaysement. En établissant un parallèle, parfois blasphématoire (l'étreinte amoureuse avec Jesus), avec la vie du Saint, le scénario déploie une fascinante étrangeté, laissant à chaque spectateur le soin d'interpréter les visions et dangers qui parsèment le récit. Au final, le film sonne comme une réconciliation avec la vie, un parcours de survie qui appelle une certaine forme d'amour.

Olivier Bachelard

» envoyer un message au rédacteur

» rechercher les autres documents du rédacteur



João Pedro Rodrigues
sur le tournage
de *l'Ornithologue*.
PHOTO JOÃO RUI GUERRA
DA MATA

«Mon personnage tient autant du saint que du cow-boy»

Rencontre avec le réalisateur de «l'Ornithologue», auquel le centre Pompidou consacre actuellement une rétrospective intégrale.

Tandis que sort en salles, avec *l'Ornithologue*, son cinquième long métrage, le centre Pompidou honore João Pedro Rodrigues, 50 ans, d'une rétrospective intégrale. Soit ses 18 films courts et longs, réalisés en l'espace de près de trente ans, entre Portugal et Chine multiples, toujours en intime compagnonnage avec João Rui Guerra da Mata, directeur artistique et tantôt co-réalisateur, scénariste, monteur ou acteur de ces films. Ensemble, ils ont également signé la belle installation inédite exposée à Beaubourg en même temps que les films, jusqu'au 2 janvier, *Santo António*, traversée comme son nouveau film – dont Rodrigues a conversé avec *Libération* – par l'ombre de Saint Antoine de Lisbonne.

Votre nouveau film semble rejoindre par une boucle évidente votre premier long métrage, *O Fantasma* (2001).

C'est vrai, et *l'Ornithologue* boucle aussi quelque chose avec ma vie, d'une manière plus ample encore. Cela renvoie à mon enfance, passée à regarder les oiseaux, me rêvant ornithologue. Mais tous les films sont des boucles avec la vie. L'écho le plus évident à *O Fantasma*, c'est l'idée du parcours d'un personnage seul. *O Fantasma* se passait toutefois en ville, alors que cette fois j'ai tourné dans la région la plus sauvage du Portugal, en effaçant à dessein toute trace de civilisation et d'intervention de l'homme. Il y avait vraiment l'environnement d'une nature hors du temps, de faire quelque chose comme un film d'époque sans époque déterminée. De la même façon, puisque c'est un film qui parle beaucoup du double, je voulais que même le costume du personnage soit multiple, qu'il porte plusieurs sens, d'où ce sweat-shirt dont la couleur

brune rappelle déjà la bure, qui se transforme en habit franciscain quand il en met la capuche.

Il y a cette idée de traque, aussi...

Le personnage accomplit un trajet physique, mais aussi existentiel, comme dans *Au cœur des ténèbres* de Joseph Conrad. Il poursuit un but précis, chercher des oiseaux, et c'est comme s'il se trouvait, malgré lui, transformé par le lieu, qui lui désigne un autre chemin. Mais peut-être que cela a aussi à voir avec mon passé, une certaine liberté que j'ai eu enfant. Mon rapport au monde a changé, mais j'essaie de rester un peu naïf, et le film nécessite ça. Il faut pouvoir croire à sa forme d'évidence, sans chercher à l'expliquer.

Vous avez tourné le film sur deux étés, menant beaucoup de projets entre-temps. A quel point sa forme définitive était-elle planifiée ?

Il y avait au départ un scénario très écrit, que j'ai beaucoup amendé après avoir monté les images tournées le premier été, lors duquel je n'avais filmé que les oiseaux sauvages. J'ai tout réécrit en pensant à ces images et le film s'est donc reconstruit autour. On n'anticipe pas ce que vont faire les oiseaux, il a fallu s'adapter. Et puis il y a des choses qui me sont venues seulement une fois l'ensemble de la matière tourné, au montage. Notamment l'idée de postsynchroniser toutes les paroles de Paul Hamy avec une autre voix, qui se trouve être la mienne, même si j'avais déjà tourné les séquences dans lesquelles j'apparaissais. Mon monteur et moi trouvions que cela ouvrait le film, l'amplifiait.

***l'Ornithologue* est traversé par une multitude d'échos à des tableaux, des textes, des mythes – sans doute moins à des films qu'à l'accoutumée. Comment les innombrables références dont se chargent vos films, comme s'ils étaient hantés par elles, investissent-elles le projet ?**

Ce sont des choses qui se trouvent en moi. Au départ, je voulais partir une nouvelle fois du mythe de saint Antoine, auquel je m'intéresse

depuis *Mourir comme un homme*, et dont je me suis inspiré de façon très libre pour construire le récit. Je pense aussi que le film a beaucoup à voir avec le western, le rapport d'un homme seul à sa survie au milieu de la nature, comme dans *The Revenant*, en somme, ou plutôt le film qui l'avait précédé, s'inspirant de la même histoire, *le Convoi sauvage* de Richard Sarafian. Je pense aussi au genre de westerns que faisaient Anthony Mann ou Budd Boetticher, des films très secs, très minéraux, dont les héros ressemblent à des rochers. Notamment *la Chevauchée de la vengeance*, que j'aime beaucoup, une traversée très intérieure, qui parle d'un homme, de sa vie passée, et pas d'une communauté, comme chez Ford. Il y a quelque chose de brut et sculptural dans ces films que je crois retrouver un peu chez Paul Hamy.

Qu'est-ce qui vous fait revenir souvent à saint Antoine ?

Je m'intéresse à la vie des saints, à l'idée de passer par une martyrologie pour devenir immortel. Dans mon film, le personnage survit à plusieurs morts, et mes œuvres parlent toujours de ça, comment dépasser la mort. Et j'ai voulu redonner une lecture qui me paraissait plus juste, quand bien même elle serait inventée, de la figure de saint Antoine qui avait été érigée sous la dictature de Salazar en symbole de la famille, du mariage... Alors qu'initialement, cette histoire, c'est un moine franciscain qui a tout abandonné : famille, richesses... Le catholicisme s'est beaucoup écarté de ses fondations qu'on pourrait, de manière un peu anachronique, dire «de gauche». On s'est vraiment éloigné de la nature, d'une forme d'idéalisme et d'utopie, et le film veut revenir vers cela à travers cette figure. Sauf que mon personnage tient autant du saint que du cow-boy, un peu à la Johnny Guitare.

Dans ce film, comme souvent dans vos précédents, vous revenez à la figure du play-back, de corps qui s'expriment par des voix qui ne leur appartiennent pas. Qu'est-ce qui vous plaît tant en cela ?

En principe, au cinéma, je n'aime pas du tout le doublage. Mais là je pense que ça raconte vraiment quelque chose, comme un corps à deux têtes, multiple ! C'est l'idée d'une hantise : un corps est hanté par une voix, et la hante en retour. Dans *la Dernière Fois que j'ai vu Macao*, c'était l'idée d'une ville complètement désincarnée, qui reprenait chair grâce à nos voix justement. Là, dans *l'Ornithologue*, c'est comme si, à l'intérieur de mon rapport aux acteurs, fondé sur le désir et le fantasme, je devenais cet être que je ne suis pas, que je ne peux pas être. Comme si je devenais le fantasme.

Pouvez-vous parler de la chanson d'Antonio Variações qui clôt le film ?

C'est un morceau des années 80, mais son association avec *l'Ornithologue* est pour moi d'une telle évidence que c'est comme s'il avait été composé pour le film. Le titre, *Canção de Engate*, veut dire «chanson de drague». Évidemment ça parle d'amour, au diapason du happy end du film, mais surtout elle dit aussi cette chose : être ensemble, c'est aussi être seul. En amour, il faut garder sa solitude. Et je pense que c'est très vrai.

Recueilli par JULIEN GESTER

« QU'EST-CE QU'UN REGARD D'ANIMAL ? »

Le dernier **João Pedro Rodrigues** est en salles. *L'Ornithologue* est une splendide balade sauvage et sacrée. Rencontre avec un des très grands réalisateurs européens du moment.

**INTRODUCTION ET PROPOS RECUEILLIS PAR DAMIEN AUBEL
PHOTO FRANCK FERVILLE**

João Pedro Rodrigues, l'introuvable. On le croit portugais, ne serait-ce que sur la foi de la somptueuse sauvagerie des paysages naturels du nord du pays, qu'il filme dans *L'Ornithologue*. Mais son français, irréprochable, mais le pan « asiatique » de sa filmo (avec entre autres le sublime *La Dernière Fois que j'ai vu Macao*, coréalisé avec son comparse João Rui Guerra da Mata), tout atteste un refus du confinement dans l'étroitesse chauvine. On a voulu en faire le porte-étendard d'un cinéma gay, mais l'ornithologue de son dernier film n'est pas seulement homo, c'est aussi, et d'abord, un saint du XXI^e siècle, puisqu'il rejoue, en les transposant dans les montagnes portugaises, les épisodes de la vie de saint Antoine de Padoue. Trajectoire spirituelle donc, et il est vrai que le personnage, incarné par Paul Hamy, se métamorphose peu à peu. Mais aussi aventure très charnelle : notre amateur d'oiseaux connaît, dans les canyons du nord du Portugal, les mêmes péripéties que le saint, d'un

nauffrage à un miracle – la résurrection d'un corps, celui d'un jeune homme – le tout émaillé de rencontres elles aussi très physiques : il se fait savamment garrotter par deux jeunes Chinoises ; un danseur au costume de démon lui urine dessus ; sans oublier une étreinte amoureuse avec un beau berger. Bref, on croyait trouver Rodrigues dans la case « cinéaste mystique » avec ce film, mais il faut aussi le classer au rayon « aventure ». On était prêt à gloser doctement sur le soubassement sacré de *L'Ornithologue* mais il y a suffisamment d'irrévérence, voire de loufoquerie avec un zeste de sexe, pour aller vers le picaresque. Et même en réduisant le film à ses composantes élémentaires (un homme, seul, perdu dans une nature magnifique mais indifférente) on fait un peu fausse route : est-ce bien une histoire d'hommes, seulement ? On peut en douter lorsqu'on se rappelle ces plans subjectifs qui épousent la perception des oiseaux. Rodrigues est définitivement introuvable. On l'a pourtant



trouvé, un jour d'automne, disposé à répondre à nos questions. Et peu à peu, en l'écoutant formuler ses réponses, on voit s'ébaucher comme une cartographie obsessionnelle, on comprend ce qui le meut ou plutôt ce qui l'émeut.

En 2012, il y a eu votre court *Matin de la Saint-Antoine*, puis en 2013 l'installation *Saint Antoine*, qu'on pourra revoir à Pompidou lors de votre rétrospective. Le même saint Antoine revient dans *L'Ornithologue*. Pourrait-on parler d'un cycle de saint Antoine ?

Saint Antoine est une figure qui est en moi, au sens où elle fait partie de la culture portugaise. En tant que Portugais, j'ai vécu avec cette figure très populaire, même si je ne suis pas religieux et n'ai reçu aucune éducation en ce sens. J'ai connu la religion à travers la peinture ancienne, la façon dont les peintres ont raconté les histoires du Christ, d'abord, et comment ils ont incarné les figures des saints et des saintes, ces êtres transcendants. C'est ça qui m'intéresse. Ensuite, j'ai lu la Bible comme un recueil d'histoires et une base de fiction qui a modelé notre culture. Même avant *Matin de la Saint-Antoine*, dans *Mourir comme un*

« QUAND LES CHINOISES ATTACHENT PAUL, C'EST AVEC DES TECHNIQUES DU BONDAGE, DU SHIBARI. »

homme, on entend une prière célèbre, celle qu'on adresse à saint Antoine pour retrouver un objet perdu. Le 13 juin, on commémore la mort de saint Antoine, patron de Lisbonne, mais mort à Padoue, et à cette occasion il y a une procession, mais la fête a aussi quelque chose de païen, les gens sortent, dansent. Une année, j'étais sorti, je n'avais pas trop bu, et je suis rentré chez moi par le premier métro. À la sortie de la station, sur une place où se trouve une statue du saint, je voyais des gens allongés par terre, certains vomissaient, se déplaçaient comme des automates. J'ai donc fait mon court métrage, *Matin de la Saint-Antoine*, sur eux, sur le mouvement, la façon dont ils rentraient chez eux. Le point de vue est principalement en plongée, comme si c'était le regard de la statue. Avec *L'Ornithologue*, j'ai voulu reprendre l'histoire du saint, une histoire qui est de l'ordre du mythe. Et justement, je trouvais intéressant de travailler à partir de ce matériau mythique pour structurer le film et d'en rajouter d'autres, il n'y a pas que saint Antoine. L'idée de départ était de faire un western, un film d'aventures avec un personnage qui se perd dans la nature.

Un western portugais ?

Oui, dans cette nature si monumentale, si puissante, du nord du pays, comme elle l'est souvent dans les westerns de série B, les films d'Anthony Mann, de Budd Boetticher. Des films très rudes, où la nature est aussi importante que les personnages, où elle les fait souffrir.

Vous évoquez d'autres mythes que celui de saint Antoine. On pense par exemple à cette étrange cérémonie, aux allures de carnaval ou de culte chamannique...

C'est une espèce de rite d'initiation pratiqué par les jeunes hommes au nord du Portugal. Certains jours durant, ils ont la liberté de faire tout ce qu'ils veulent. Ce sont des figures mythologiques aussi, mais païennes, qui sont restées dans les racines du Portugal et qui ont survécu à la domination du catholicisme. Comme la langue qu'ils parlent, qui a survécu au régime fasciste du XX^e siècle, et qui était interdite. Une langue qui a quelque chose de primitif, qui précède le portugais, est un mélange entre ce dernier et l'espagnol.

Vous parlez de peinture. Quel lien faites-vous entre cette dernière et le cinéma ?

La peinture est la première représentation visuelle des histoires. Et les moments que choisit un peintre pour représenter, par exemple, la vie de saint François d'Assise, deviennent des icônes, sont repris par d'autres peintres à leur façon. De la même façon, je dois choisir les moments de la vie de saint Antoine, et en donner ma version. Ce travail du récit, la question de sa construction, c'est ce qui m'intéresse dans cette peinture qui est narrative.

Quels sont les peintres que vous affectionnez ?

Il y en a deux qui m'émeuvent, le Caravage et le Greco. Mais il y a aussi Zurbaran : son côté ascète, son dépouillement, proche des franciscains, me touche aussi beaucoup. Il y a une dimension mystique dans sa peinture, il arrive au transcendantal avec des moyens qui sont ceux de la peinture, des éléments très visuels. Voilà ce qui m'émeut vraiment dans l'art.

Vous dites n'être pas religieux, mais vous parlez d'ascèse, de transcendance...

Chez Thérèse d'Avila, ou encore chez saint Jean de la Croix, dans ses poèmes, dans les expériences qu'il raconte, il y a quelque chose de très physique, des images très fortes, proches de l'extase de la chair. Comment arriver à ces images dans le cinéma, c'est tout l'enjeu pour moi, comment arriver à une espèce de transcendance dans la façon dont on cadre, dont on place et on dirige les acteurs, dont on installe les lumières...



...et le travail des points de vue, très élaboré dans votre film : on passe de celui de l'ornithologue du titre à celui des oiseaux. Pourquoi cette alternance ?

Enfant, je voulais être ornithologue et ai beaucoup observé les oiseaux. J'ai même fait des études de biologie avant de me mettre au cinéma. Et je me demandais toujours : est-ce qu'ils me regardent ? Qu'est-ce qu'un regard d'animal ? Et, en outre, comme mon film parle d'un homme qui se transforme en saint, c'est comme si ces êtres plus irrationnels, les oiseaux, voyaient plus que nous, apercevaient déjà cette transformation.

Parlons des hommes : vous avez choisi Paul Hamy, pourquoi ?

Trouver un acteur, c'est un peu de l'ordre du miracle. Et heureusement que j'ai trouvé Paul : il n'y avait personne au Portugal qui corresponde à ce que je cherchais. Au départ, je voulais un acteur américain, et Paul est à moitié français, à moitié américain. Il a dans son jeu quelque chose d'instinctif, de physique, que je cherche toujours chez mes personnages. Il sait jouer avec son corps.

Le personnage finit par se métamorphoser totalement. Vous prenez vous-même sa place dans le film...

L'idée qu'il se transforme en moi, je l'ai eue au début du tournage. Je n'étais pas sûr que cette métamorphose radicale fonctionnerait. Aussi ces scènes je les ai filmées avec Paul puis avec moi, et c'est au montage que j'ai trouvé que ça marchait dans le film. Quant à la voix off, au fait que c'est la mienne qu'on entend alors qu'il devait s'agir de celle de Paul, ce n'était pas non plus prévu au début. Mais même si Paul a appris le portugais, ce n'était pas suffisant, j'ai donc dû le doubler. Et tout se passe alors comme s'il était déjà moi, comme si je hantais déjà son corps et qu'il était déjà un personnage double.

Il y a deux Chinoises dans votre film. Elles sortent du versant asiatique de votre œuvre, je pense aux films co-réalisés avec votre directeur artistique, João Rui Guerra da Mata : *La Dernière Fois que j'ai vu Macao, China China...* ?

Elles sont Chinoises, certes, comme si elles

venaient de mes films précédents. Mais avant de faire ce film, j'ai fait le chemin de Saint-Jacques pour voir qui le faisait. Et même s'ils ne représentent pas la majorité, on trouve des Chinois, des Coréens... Ce travail d'investigation est important pour moi : pour *O fantasma*, avant d'écrire le scénario, j'ai suivi des éboueurs pendant quelques mois. Autre élément asiatique dans le film : quand elles attachent Paul, c'est avec des techniques du *bondage*, du *shibari*. On a essayé plusieurs méthodes. Au début je voulais qu'il soit suspendu, mais c'était trop dur de rester longtemps dans cette position. On a donc trouvé la façon qu'on voit dans le film, mais en l'essayant d'abord sur mon propre corps.

Comment avez-vous travaillé avec votre chef op, Rui Poças ?

On se connaît depuis un bon moment, il était déjà sur *O fantasma*, on n'a pas besoin de beaucoup se parler. On a travaillé à partir de westerns des années 50, aux couleurs un peu fortes. Moi, j'aime la couleur. Malheureusement, le cinéma maintenant semble avoir peur de la couleur. C'est sans doute l'influence de la publicité qui impose des images très froides, une désaturation que je n'aime pas. Je ne comprends pas. Quand je regarde le monde, je vois les couleurs.

On a beaucoup évoqué Sirk, Fassbinder, Ray à propos de vos films précédents...Ce goût pour la couleur n'est peut-être pas dissociable de votre goût pour le mélo ?

Vous citez trois noms essentiels pour moi. Et ils n'ont pas peur de la couleur, eux... Il ne faut pas avoir peur d'être ridicule. De ne pas être sage. Ce qui m'énerve, ce sont les films qui sont sages. On les voit, mais c'est très anodin, et moi je ne sens rien.

En parlant de mélo, la chanson qui clôt le film est poignante...

C'est une chanson qui parle de la solitude, un morceau des années 80, d'Antonio Variações. Un personnage très extravagant, un ancien coiffeur et première personnalité publique portugaise dont on a su qu'il était mort du sida.

Ce qui n'empêche pas le film de se finir avec un couple d'amoureux...

Le film se finit effectivement sur un couple, ce n'est peut-être pas une histoire d'amour, peut-être une relation entre maître et disciple, ou entre moine et novice. Mais il y a un couple. On a une espèce de happy end émotionnel, mais si on y réfléchit, le personnage s'est fait trancher la gorge. Ça se passe donc hors du monde, en quelque sorte, mais c'est aussi très réaliste : on les voit marcher vers Padoue.

À NOTER AUSSI

Du vendredi 25 novembre au dimanche 2 janvier, rétrospective intégrale João Pedro Rodrigues au Centre Pompidou. Dans le cadre du Festival d'automne.



LE CINÉASTE :

João Pedro Rodrigues

Alors que son dernier film, *L'Ornithologue*, sort en salle, le cinéaste portugais João Pedro Rodrigues fait escale au Centre Pompidou le temps d'une rétrospective. L'occasion de (re)voir ses longs-métrages – *O Fantasma*, *Odete*, *Mourir comme un homme* – mais aussi bon nombre de ses

courts, tous conçus en collaboration avec son directeur artistique João Rui Guerra da Mata. Les deux hommes seront d'ailleurs présents pour rencontrer leur public, ce qui n'est pas la moindre qualité de cet événement, l'un et l'autre passionnants et drôles lorsqu'il s'agit d'évoquer leur travail nourri de références et culture cinématographiques. Last but not least : la découverte d'un film inédit – commandé par le Centre Pompidou – réponse à la question «Où en êtes-vous, João Pedro Rodrigues?», et la sortie d'un livre d'entretiens, premier du genre en France. (SR)

Rétrospective João Pedro Rodrigues,
jusqu'au 2 janvier au Centre Pompidou. centrepompidou.fr



L'ORNITHOLOGUE

PAR JOÃO PEDRO RODRIGUES

*Drame portugais, avec Paul Hamy,
João Pedro Rodrigues (1h57).*

☆☆☆☆ Il y a deux façons de voir ce film : soit on est agacé par le côté « arty » et fantasmagorique de l'histoire, soit on est conquis par ce trip d'un amateur d'oiseaux qui se transforme en quête de soi. João Pedro Rodrigues explique qu'il s'est inspiré du personnage de saint Antoine, dont le mythe est transposé dans l'époque moderne. Tous les symboles, en effet, sont là (présence de Jésus, abandon de la vie matérielle, etc.), mais cet ornithologue (Paul Hamy, *photo*), qui traverse des épreuves dures dans une nature hostile, est un saint laïque, homosexuel, assez éloigné du canon chrétien. Rodrigues (« le Corps du roi », « le Berger ») est un cinéaste à la fois sérieux et allumé, qui a reçu le léopard de la meilleure réalisation au Festival de Locarno et à qui une rétrospective est consacrée au Centre Pompidou jusqu'au 2 janvier. Il a ses fans. Nous n'en sommes pas.

FRANÇOIS FORESTIER

Automne

2

SANTO ANTÓNIO

CONCEPTION JOÃO PEDRO RODRIGUES
CENTRE POMPIDOU

« Au sein d'un cinéma portugais extrêmement vivace, João Pedro Rodrigues a imposé sa singularité depuis la fin des années 1990 avec une œuvre de dix-huit films à ce jour qui réactive les genres cinématographiques. »

LA PERSPECTIVE BRISÉE DE SAINT ANTOINE

— par Augustin Guillot —

Les quatre murs d'une petite salle carrée sur lesquels sont projetées des images, celles d'un film conçu autour de la figure de saint Antoine de Padoue. Autant dire rien, dans ce dispositif à la fois sobre et classique, qui puisse véritablement étonner. Quelque chose pourtant saisit notre regard et le perturbe : ce sont ces images – quasi exclusivement des prises de vues plongeantes – dont la projection en hauteur impose au spectateur, contraint de lever les yeux, une perception en contre-plongée. C'est donc d'une vision proprement contradictoire que nous faisons l'expérience, comme si nous regardions le ciel pour être immédiatement renvoyés à la terre. Ainsi est-ce sur l'indistinction des contraires que l'installation repose : plongée et contre-plongée perçues d'un même mouvement, projection circulaire sur un espace quadrangulaire, douceur de la ligne courbe et brisure de la ligne droite. C'est donc une géométrie de l'impossible, ou une perspective brisée, qui se déploie devant nous, à l'image du chemin qu'empruntent les jeunes gens du film en une dispersion étoilée depuis le centre de la ville. Sont-ce des âmes en errance ou les évangélistes d'une mission incon-

nue ? Les deux à la fois probablement, à l'instar de saint Antoine, pour qui le périple de foi est aussi une déambulation d'égaré. Saint Antoine, patron de Portugal, au nom brandi par tous les océans au temps de la grandeur ; saint Antoine, patron des marins et des objets perdus, des épaves et des amoureux aussi. Non pas l'un ou l'autre donc, mais l'un et l'autre, le symbole de répression et d'émancipation, la conquête du monde et la perte de soi, la plongée et la contre-plongée, la ligne courbe et la ligne droite.

PLONGÉE

— par Johanna Pernot —

Non pas dans la peau de John Malkovich, mais dans celle de saint Antoine, le patron des amoureux de Lisbonne. C'est une question de regard et d'espace. De dos, toujours, on les voit qui s'éloignent, de la matrice du métro au désert circulaire des rues. Enfermé dans la tour de l'installation, nuque cassée pour saisir les images éclatées sur les murs, agressé par les klaxons, on n'est guère mieux loti que ces zombies cernés par du béton et des hublots, ces garçons et ces filles qui dérivent, écrasés par la caméra qui plonge. Compression. Au petit matin, Lisbonne est un cimetière d'âmes en errance ; un calvaire ? Dans la ville soudain en pente, les amoureux d'hier aux vessies trop pleines, les filles aux foies et aux nuques fragiles découvrent le revers des passions, la souffrance et la solitude des corps, traversent des fourches comme des crucifixions, se répandent. Le malaise est dû à la géométrie lente, à la diffraction des plans : on plonge avec les gueules de bois contre l'asphalte, on se noie comme Ophélie dans l'eau absurde d'un parc. Dilution. Y a-t-il un salut ? C'est une

question de temps, l'histoire d'une reconquête ? De l'aube au matin vert, du centre minéral aux confins ouverts, les silhouettes s'incarnent. Aux jambes amputées par les plans rapprochés, aux corps du début qui disjonctent, João Pedro Rodrigues et João Rui Guerra da Mata opposent la beauté plastique des plongeurs : le sens d'une unité retrouvée, la résurrection d'un corps glorieux à visage humain, dans un contrechamp imaginaire. Dilatation. « Santo António » est-il l'histoire d'une fantasmagorique métamorphose ? Ce serait trop simple ! Seul le saint a la réponse, lui qui peut tout embrasser simultanément, à 360°. Alors plongez.

LA MÉTAMORPHOSE

Le réalisateur João Pedro Rodrigues est le plus singulier fer de lance du cinéma portugais actuel. Tandis que le Centre Pompidou propose une rétrospective de ses films, son cinquième long métrage sort sur les écrans français. *L'Ornithologue* se veut une relecture moderne du mythe de saint Antoine de Padoue (1195-1231), saint patron du Portugal dont il était originaire. Tourne en scope et en extérieur, le film s'ouvre presque classiquement sur une longue et magnifique séquence avec des grebes huppés. Fernando (vrai prénom du Franciscain) est ornithologue et explore les rives encaissées du Douro à la recherche de cigognes noires. S'il finit par les observer, elles l'observent, elles aussi, premier indice d'une étrangeté qui va rapidement prendre le dessus. Après que son kayak ait chaviré (évoquant le naufrage du saint), le jeune homme est entraîné dans des péripéties surréalistes. S'y réappropriant librement – de manière subversive parfois – la vie légendaire d'Antoine et la culture profane de son pays, le réalisateur retrouve les motifs qui le préoccupent : identités en transition, tensions entre nature et réalité, entre histoire et mythes. Tension aussi entre le corps du désir et celui de la sainteté. Dans ce voyage initiatique halluciné de Fernando/Antonio, la

silhouette érotisée de l'acteur muera peu à peu en celle ascétique du réalisateur.

Un film en quête de soi et qui, dans la lignée des précédents, se joue audacieusement des genres : cinématographiques, sexuels, animaux. ●

MICHEL BERTROU



L'Ornithologue de João Pedro Rodrigues, avec Paul Hamy, João Pedro Rodrigues, Xelo Cagiao, Portugal/France/Brésil, 1 h 57, sortie le 30 novembre

João Pedro Rodrigues, rétrospective intégrale en sa présence et installation Santo Antonio avec João Rui Guerra Da Mata (dans le cadre du Festival d'automne), jusqu'au 2/1/2017 au Centre Pompidou, à Paris, www.centrepompidou.fr

4^e

ART CONTEMPORAIN
Centre Pompidou,
M° Rambuteau.



Pour la première fois en France, le cinéaste portugais João Pedro Rodrigues expose une installation conçue avec João Rui Guerra da Mata en 2013, « Santo António ». Ou quand le cinéma rencontre l'architecture pour célébrer saint Antoine, patron de Lisbonne.

De 11 h à 21 h. Gratuit.
centrepompidou.fr

VIII | PARIS | QUE FAIRE AUJOURD'HUI

3^e

3 PERFORMANCES ARTISTIQUES

Musée des Arts et Métiers,
M° Arts-et-Métiers.



Le musée des Arts et Métiers invite à parcourir l'exposition « Machines à dessiner » sous un autre angle. Douze artistes contemporains s'emparent en effet du thème de l'exposition pour le transposer au monde de la performance artistique.

De 13 h 30 à 17 h 30. Tarifs : 8 €, 5,50 € (réduit). arts-et-metiers.net

1^{er}

DESIGN ET ARTISANAT

Carrousel du Louvre,
M° Palais-Royal



— Musée-du-Louvre.
Le Carrousel des métiers d'art et de création met en avant les savoir-faire de l'artisanat d'art et l'excellence des métiers. Cette année, le Danemark est à l'honneur et 12 artisans scandinaves viennent présenter leur travail.

De 10 h à 18 h. Gratuit.
carrousel-metiers-art.com

4^e

ART CONTEMPORAIN

Centre Pompidou,
M° Rambuteau.



Pour la première fois en France, le cinéaste portugais João Pedro Rodrigues expose une installation conçue avec João Rui Guerra da Mata en 2013, « Santo António ». Ou quand le cinéma rencontre l'architecture pour célébrer saint Antoine, patron de Lisbonne.

De 11 h à 21 h. Gratuit.
centrepompidou.fr

7^e

ORSAY EN FÊTE

Musée d'Orsay, M° Solferino ou RER musée d'Orsay.



Pour ses trente ans, le musée d'Orsay ouvre grand ses portes et invite le public à un week-end festif, avec de la danse pour tous (avec les danseurs du chorégraphe José Montalvo), des visites guidées, des ateliers pour les enfants...

De 10h à 18h. Gratuit. Danse à 13h, 15h et 17h.
musee-orsay.fr

16^e

MUSIQUE DE CHAMBRE

Mona Bismarck American Center,
M° Iéna.



Le centre Mona Bismarck accueille un nouveau festival de musique de chambre américaine, Hear Now Paris. Sept artistes de renommée internationale se succèdent aujourd'hui, de William Kraft à Adam Schoenberg notamment.

À 16 h. Tarif : 25 €.
hearnowmusicfestival.com

15^e

LES ÉCRIVAINS HAÏTIENS

Foyer de Grenelle, M° Avenue-Émile-Zola.



L'association Haïti Futur organise un week-end d'exposition-vente qui se poursuit aujourd'hui en même temps que le Salon du livre haïtien (avec l'écrivaine Yanick Lahens, prix Femina 2014, en invitée d'honneur). Les revenus générés doivent permettre de reconstruire des écoles sur place après le passage de l'ouragan Matthew.

De 10 h à 19 h. Entrée libre. haitifutur.com

17^e

SALON DES GOURMETS

Espace Champerret, M° Porte-de-Champerret.



Le salon Saveurs des plaisirs gourmands met à l'honneur la gastronomie cette année autour des producteurs de nos régions et des produits du terroir. Viandes, vins, arts de la table, matériel culinaire : aucun aspect de la cuisine n'est oublié.

De 10 h à 20 h. Tarif : 10 €. salon-saveurs.com

